

463-144  
N° 46. — Juillet-Août 1927

HUITIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général

Travailler pour la Corse



Et dans tous les domaines

# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

## SOMMAIRE

AMBROSI-R. (AMBROISE) ..	<i>Le climat de la Corse (avec gravures) .....</i>	161
HERMENT (ÉDOUARD) .....	<i>Solitudes en Corse (notes de voyage) .....</i>	181
CARABIN (CLÉMENT) .....	<i>Les pêches maritimes en Corse. II. ....</i>	189
X*** .....	<i>La réforme électorale en Corse .....</i>	197

BIBLIOGRAPHIE. — Le Roi Théodore. — U me paisolu. — L'Ame corse. Calvi-plage. — Buttafoco et Paoli. — La Russie et la Corse, etc. — Journaux et Revues.

NOUVELLES en quelques lignes : Géographiques, économiques et touristiques.



## DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 9, place du Général-Beuret, PARIS (XV<sup>e</sup>)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42

## PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, de la commune de Centuri et de l'Amicale Corse de Saïgon.

La *Revue historique et littéraire*, dont la septième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, n'est pas une entreprise commerciale, mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulève le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

**UN AN : France, 15 fr. ; Etranger, 20 fr. — Le numéro, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.**

Le prix du numéro demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Pour les années antérieures à 1926, les demandes doivent être adressées à M. A. CLAVEL, 43, rue Saint-Lazare, à Paris (compte postal n° 211 44). La collection des six années parues, prix *actuel* : France, 50 fr. ; Etranger, 60 fr.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris 813.42, par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,40 cent., quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de 1 fr. 75 pour frais.

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM.

- ARRIGHI (Paul)**, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Professeur agrégé au Lycée Français de Rome, Directeur de l'*Annuaire Corse*.  
**BLANCHARD (Raoul)**, Docteur ès sciences, Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.  
**GARCIOPINO (Jérôme)**, Docteur ès lettres, Professeur à la Sorbonne.  
**CHAUVEAU (Paul)**, Docteur ès lettres, Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).  
**COURTILLIER (Gaston)**, Agrégé de l'Université, Professeur de Première au Lycée de Strasbourg, auteur d'études sur la Corse.  
**FILIPPI (Louis)**, Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.  
**FONTANA (Paul)**, Secrétaire général des Bibliothèques et Musée de la guerre, Publiciste.  
**FRANCOESCHINI (Emile)**, auteur d'études historiques sur la Corse.  
**R. P. DOM MARINI (Philippe)**, Bénédictin, historien de la Corse.  
**MARCAGGI (J. B.)**, Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.  
**MAURY (Eugène)**, Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.  
**NATALI (J.-B.)**, Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.  
**PAGANELLI (Dono)**, Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie de la Mayenne.  
**PEYRE (Marins)**, Professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.  
**PICCIONI (Camille)**, Ministre plénipotentiaire, auteur d'études historiques sur la Corse.  
**SANTELLI (César)**, Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.  
**SANTONI (François)**, Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Strasbourg.  
**SERGEANT (Edmond)**, Docteur, Directeur de l'*Institut Pasteur d'Algérie*.  
**VILLAT (Louis)**, Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

# REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE



## CHAPITRE III

### CLIMATOLOGIE DE LA CORSE

L'orographie, c'est-à-dire la description du relief du sol, est liée à l'étude de ces trois facteurs essentiels :

1° De sa formation géologique, plissements, éruptions, sédimentation, charriages, qui constitue le premier chapitre de cette étude ;

2° De son climat, car les agents atmosphériques, température, vent, pluie, neige et glace, agissent énergiquement sur le modelé du sol et produisent une érosion plus ou moins forte ;

3° De son hydrographie, car les eaux courantes, glaciers et ruisseaux, dont le travail est continu depuis des millénaires, modifient l'aspect de la surface du sol, en atténuant son relief. En voici deux exemples bien connus : les monts de Bretagne, qui atteignaient lors de leur formation 3000 m. environ, ont été ramenés à 391 m., point culminant, par les eaux pluviales et fluviales ; les Alpes, qui d'après les géologues dépassèrent 8000 m., n'ont plus de nos jours que 3000 à 4000 m. De même en Corse, le climat et les eaux courantes concourent activement à modifier, sous nos yeux, le relief insulaire. La climatologie est donc nécessaire pour la compréhension des phénomènes orographiques.

**Au Quaternaire, le climat de la Corse fut plus humide et plus froid.** — Mais avant d'entreprendre l'étude du climat actuel, il est bon de savoir que ce climat n'a pas eu toujours les caractères que nous lui connaissons. Il s'est modifié à plusieurs reprises. A l'époque tertiaire, il dut être chaud et humide et des fleuves plus abondants que de nos jours furent alimentés par des pluies vraiment équatoriales. Ce

sont les précipitations des anciennes périodes géologiques qui, en entraînant les végétaux dans les bas-fonds, permirent la formation de la houille d'Osani ou développèrent la croissance des tourbières, dans la vallée de Francardo par exemple. Mais avec la période pliocène, la surrection des Alpes d'une part, l'arrivée dans la Méditerranée par la fosse atlantique récemment constituée des eaux froides du pôle, modifièrent ce climat. Le Quaternaire débuta par un abaissement général de la température européenne; les pluies furent remplacées par la neige et celle-ci forma les glaciers dont la superficie atteignit sur notre continent plusieurs millions de kilomètres carrés. Il y en eut dans les Alpes, dont les flancs furent recouverts sur 150.000 kmq. peut-être de glace. Il y en eut même en Corse; leurs traces sont nettement visibles sur les hautes montagnes. Elles consistent en amas de roches transportées sur des terrains dont elles se distinguent, disposées en hémicycle et appelées moraines; on en trouve à Vizzavona par exemple. Ce sont des rochers isolés qui ont reçu le nom de blocs erratiques, car ils reposent en discordance sur des sols géologiquement différents; ils sont nombreux sur le plateau du Niolu. Ce sont des stries longitudinales dessinées sur la pierre, et dont le versant Nord du Rotondu présente de nombreux exemples. Ce sont des vallées, comme la haute vallée du Golu, dont le profil transversal a la forme d'un U, et qui pour cela sont dites en auge, etc. Des travaux récents ont prouvé que ces glaciers pléistocènes (début du Quaternaire) et contemporains des premiers hommes avaient subsisté pendant de longs siècles et contribué par leur action latérale et verticale, par leur pression sur le fond et les parois du lit glaciaire, à la morphologie du sol corse.

**D'anciens glaciers ont laissé leurs traces sur les montagnes.** — Cette action fut d'ailleurs plus énergique sur le versant oriental que sur le versant occidental. Sur le Cintu, les glaciers descendaient dans les vallées d'Ascu, d'Ercu, de Calasima, du Golu, et se réunissaient en aval de Calacuccia, à Cuccia. La conque du Niolu leur doit en partie sa configuration. Sur le Rotondu, du col de Verghiu à celui de Vizzanova, quatorze cirques étaient remplis de névés qui s'écoulaient par le Tavignanu et la Restonica; on y voit encore un bel hémicycle morainique et, au col d'Oreccia, une moraine de 100 m. de hauteur. Sur le d'Oro, la masse de glace s'écoulait vers le Vecchiu, en passant par le col de Vizzavona où les traces de son passage sont encore bien nettes. Enfin, le Renosu avait ses glaciers qui ont raboté



le plateau curieux des Pozzi, dont les eaux s'échappent vers le Marmanu.

Sur le versant occidental de la ligne de faite, l'épaisseur et la longueur des glaciers furent peut-être moins grandes, mais ils existèrent. On en trouve les vestiges dans la vallée du Padru jusqu'à 1200 m. d'altitude, dans celles du Fiume Grossu, du Kruzzini, de la Gravone. Les moraines du Renosu ont barré la route et le chemin de fer d'Ajaccio; la glace a surcreusé l'auge du lac de Vitellaca, d'où sort le Prunelli. En outre, comme l'érosion glaciaire n'a pas été continue, mais interrompue trois ou quatre fois par des régressions du glacier dues au réchauffement du climat, on rencontre en remontant les vallées trois ou quatre auges successives avec terrasses de graviers glaciaires qui correspondent aux différents stades de la glaciation. Ces phénomènes ne sont, sans doute, pas entièrement étudiés et connus, mais il faut admettre d'ores et déjà que le climat quaternaire de l'île a aidé au démantèlement des hautes montagnes et au façonnement de leurs versants. De nos jours, les glaciers ont disparu de la surface du sol. Il ne reste que des couches de neige durcie et perpétuelle, ou névés, dont la superficie atteint jusqu'à 5.000 ou 6.000 mq. dans les crevasses; nous en avons trouvé un sur le Rotondu, en 1909, au mois de juillet, qui avait 200 m. de longueur, 50 m. de largeur et 3 à 4 m. d'épaisseur. Ces névés contribuent indirectement, par le débit qu'ils procurent aux rivières, à l'usure du relief et au nivellement du sol. Ils attestent que le climat de l'île, malgré la latitude et le voisinage de la mer, reste encore froid et humide dans l'intérieur.

**Le climat actuel. Ses facteurs.** — L'étude de ce climat devrait reposer sur des données absolument précises, résultant d'observations météorologiques prolongées. Celles-ci permettent la construction de lignes isothermes, c'est-à-dire de lignes d'égale température moyenne, de lignes isobares réunissant les lieux qui ont donné la même pression barométrique moyenne, de lignes isohyètes indiquant les points où la chute d'eau a été semblable dans une même journée ou dans une même région ou dans l'année. Malheureusement, la construction de ces lignes qui parlent à l'esprit et permettent de tirer des conclusions exactes n'est guère possible dans l'état actuel de l'organisation météorologique en Corse. Il faut se contenter d'observations incomplètes, discontinues et quelquefois douteuses. Elles permettent néanmoins de savoir que le climat actuel n'est pas uniforme. Plusieurs facteurs interviennent pour lui donner sa variété et ses caractères présents :

la latitude, l'altitude, le voisinage de la mer, la nature du sol, l'exposition. Or, par la latitude, l'île est située entre le 41° et le 43° degré, à égale distance du pôle et de l'équateur, au milieu de la zone tempérée. L'altitude est comprise entre le niveau de la mer et 2710 m., de sorte que les zones climatiques se mélangent et influent tantôt sur la chaleur trop forte des étés, tantôt sur le refroidissement trop grand des hivers. D'ailleurs, le voisinage de la Méditerranée tempère les saisons et on sait que les nappes salées sont les meilleurs régulateurs de la température pour les continents, à plus forte raison pour les îles de faible étendue. La nature du sol achève de modérer le climat, car les terres froides, argileuses ou cristallines succèdent aux terres chaudes, calcaires ou sablonneuses. Quant à l'exposition enfin, elle a son importance, car l'heure de l'apparition du soleil et la durée de l'insolation modifient le degré thermométrique. Deux vallées peuvent être voisines sans avoir le même climat, par suite de la raideur plus ou moins prononcée de leur pente ou par suite de leur orientation. La distinction courante que font les paysans entre l'*umbria*, côté plongé dans l'ombre, et la *solana*, côté ensoleillé sur lequel ils établissent leurs habitations et leurs cultures, est une preuve de leur instinct géographique. Il résulte de tout cela que trois facteurs au moins adoucissent un climat, que le relief pourrait rendre un peu rude, et que les températures ont un caractère peu excessif.

**Principaux observatoires météorologiques.** — Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à examiner les moyennes annuelles et saisonnières fournies par les observations. Celles-ci sont maintenant assez nombreuses. Jusqu'en 1895, cinq stations météorologiques existaient et fonctionnaient dans l'île. De 1896 à 1912, une vingtaine d'autres ont fourni des indications assez sérieuses. Quand les 71 autres, que la Commission météorologique a créées, auront donné des résultats décennaux, a écrit M. Bénévent, on pourra avoir l'idée à peu près complète de la climatologie insulaire, pourvu toutefois que les observateurs s'occupent de leur mission avec conscience. Les principales et déjà anciennes stations sont celles de Bastia, direction du port, qui date de 1866, d'Ajaccio, Ecole normale, fondée en 1874, du Cap Corse en 1879, de Bonifacio au cap Pertusatu en 1882, de Corte à 440 m. d'altitude, de Vizzavona à 1050 m. d'altitude, en 1895. Les résultats obtenus par ces stations sont, au point de vue thermométrique, les suivants pour une période de onze années.

(Voir tableau I.)

TABLEAU I

*Tableau des moyennes mensuelles pour les principales stations de la Corse (14).*

Moyennes		J.	F.	M.	A.	M.	J.	J.	A.	S.	O.	N.	D.
15, 1	Ajaccio (E.N.)	8,9	9,3	10,8	12,9	16,3	20,1	22,7	22,4	21	16,9	13,4	10,3
18, 4	Bastia . . . . .	11,7	12,3	14,1	16,8	19,4	23,6	27,1	27	24,4	19,9	16,1	12,9
15.	Bonifacio . . .	9,4	10,1	11,2	13,1	15,8	19,6	23,5	23,5	21,7	17,4	13,8	10,9
15,3	Cap Corse . .	8,9	9,3	10,6	12,8	15,6	19,5	23,1	22,9	20,8	16,7	13,2	10,2
	Vizzavona . .	»	»	»	»	11,3	15,4	19,4	19,5	16,2	»	»	»
Moyennes		9,7	10,3	11,7	13,9	15,7	19,6	23,1	23	20,8	17,7	14,1	11,1

De ce tableau, on peut extraire ces quelques indications :

**La température. Moyennes générales.** — La moyenne de l'année sur le littoral atteint partout 15°, mais elle est plus forte à Bastia que partout ailleurs, puisqu'elle atteint 18°; les autres stations sont réparties d'après leur altitude et leur latitude 15°, 15°1, 15°3, dont l'écart est insignifiant.

La température moyenne de l'hiver sur le littoral est de 12°4, supérieure de 2 degrés à celle du littoral de la Provence et de Nice, supérieure aussi à celle des autres pays situés sur le même parallèle, égale à celle de Corfou qui est sur le 39°3 de latitude, c'est-à-dire à 3 degrés plus bas.

Une troisième remarque s'impose, c'est que la moyenne mensuelle maximum de l'année est de 27°1 à Bastia, en juillet (à Nice de 21°1), tandis que la moyenne mensuelle minimum est à la Giraglia, Cap Corse, comme à Ajaccio, en janvier, de 8°9 (à Nice de 7° environ). L'écart entre les moyennes mensuelles est donc de 18°5 pour les deux stations maritimes extrêmes. La moyenne annuelle de janvier pour la région maritime est de 9°7. La moyenne annuelle de juillet pour ladite région est de 24°. La moyenne annuelle de l'année pour cette région est de 16°9, 11° pour toute la France, 15° pour la côte de Nice. En y comprenant Vizzavona, dans la montagne, la moyenne de mai à septembre serait de 20°4.

Il est regrettable que les observations hivernales dans les

stations de montagne ne soient pas encore assez prolongées et multipliées pour qu'une utile comparaison puisse être faite avec celles du littoral. Toutefois, l'abondance de la neige pendant la saison froide à partir de 400 ou 500 m. d'altitude (15) et sa durée pendant presque toute l'année au-dessus de 2000 m. montrent que le thermomètre y descend au-dessous de 0° et s'y maintient durant une longue période. La neige apparaît dès le mois de novembre; sa chute n'est pas rare à la fin d'avril. A Bastia même, elle n'est pas inconnue; en l'espace de vingt ans, de 1908 à 1927, elle a enseveli la ville en 1909, 1911, 1917 et 1927, y séjournant pendant un ou plusieurs jours.

**Moyennes saisonnières.** — La répartition saisonnière de la température pour les mêmes stations est la suivante :

TABLEAU II

*Moyennes saisonnières de la température  
pour les principales stations.*

	Print.	Eté	Autom.	Hiver	Moyen.
Ajaccio.....	13,3	21,7	17,1	9,6	15,4
Bastia.....	16,8	25,9	20,2	12,3	18,8
Bonifacio.....	13,4	22,2	17,6	10,1	15,8
Cap Corse....	13,0	21,9	17	9,0	15,2
Moyennes ....	14,	22,9	17,9	10,2	16,3
Vizzavona....	»	17,4	»	»	»

L'écart pour les saisons extrêmes en un même point du littoral, Bastia par exemple, est de 13°6; pour tout le littoral, il est de 12°7. L'écart thermométrique de la saison estivale entre la côte et la montagne est de 8°5, ce qui explique l'émigration des habitants des villes vers les sommets, contrebalancée par la descente en hiver des montagnards vers la plaine.

(15) On gardera le souvenir de l'année 1927, au début de laquelle les chutes de la neige furent tellement abondantes qu'elles provoquèrent en Corse plusieurs catastrophes.



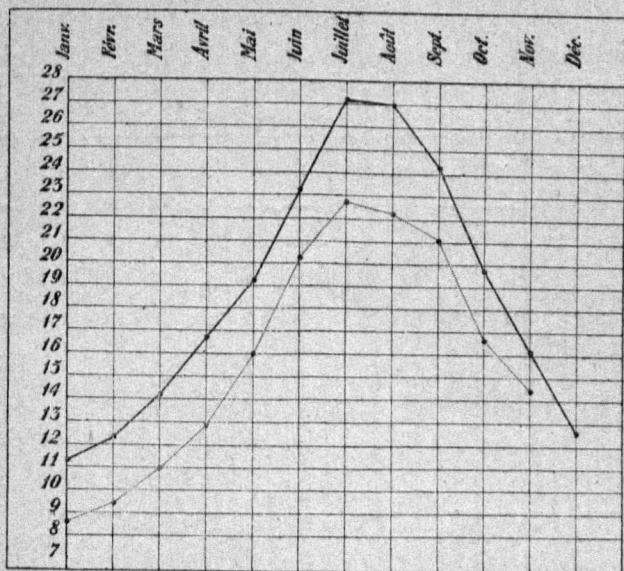


Fig. 8. — Variations de la température moyenne mensuelle,  
 — à Bastia; ..... à Ajaccio.

La comparaison des moyennes estivales entre les différentes stations pourvues d'un observatoire ne manque pas d'intérêt. Les voici :

A 7 m. d'altitude,	Bastia	a comme moyenne.	25°9
A 110 m.	— Bonifacio	—	. 22°2
A 743 m.	— Bastelica (Pineda)	—	. 17°4
A 835 m.	— Calacuccia	—	. 19°8
A 1050 m.	— Vizzavona	—	. 17°4

On peut ainsi constater que Vizzavona a la même température moyenne que Bastelica située à 300 m. plus bas en altitude, et que Calacuccia, quoique plus élevée que cette dernière, a un degré thermique plus élevé de 2°4. Il faut en chercher la raison dans l'exposition des vallées par rapport à la mer, dans le déboisement du Niolu qui permet une plus forte insolation et, comme on le verra, dans la direction des vents.

**Particularités de la température à Bastia.** — Ces indications générales sur la température peuvent être complétées par quelques observations sur le climat de Bastia. Voici, d'après nos propres observations, les variations diurnes du thermomètre pendant une année entière, en 1917 par exemple :

TABLEAU III

*Température enregistrée à Bastia, à 25 m. d'altitude  
en 1917, le 18 de chaque mois, aux différentes  
heures de la journée.*

	J.	F.	M.	A.	M.	J.	J.	A.	S.	O.	N.	D.	Moy.
8	7	10	8	4	16	20	21	22	19	14	9	6,5	13,1
10	8	11	10	7	19	21	24	24	21	15	10	8,5	14,8
12	8	12	11	9	20	23	26	27	22,5	16	10,5	9,5	16,1
2	7	12,5	15	11	22	27	27	29	22	16	10	9	17,25
4	6,5	9,5	13	10	18	29,5	25	25	21	14	8	8	15,6
6	7	8	9	8	17	23	24	21	19	12,5	7	7,5	13,6
8	7	8	10	9	17	22	23	20	17,5	13	7,5	8	13,5
Moy.	7,2	10,1	10,5	8,2	18,2	23,3	24,1	24	20,1	14,1	8,5	8,1	

Ce tableau permet de nombreuses remarques :

En avril, on enregistre fréquemment un retour brusque

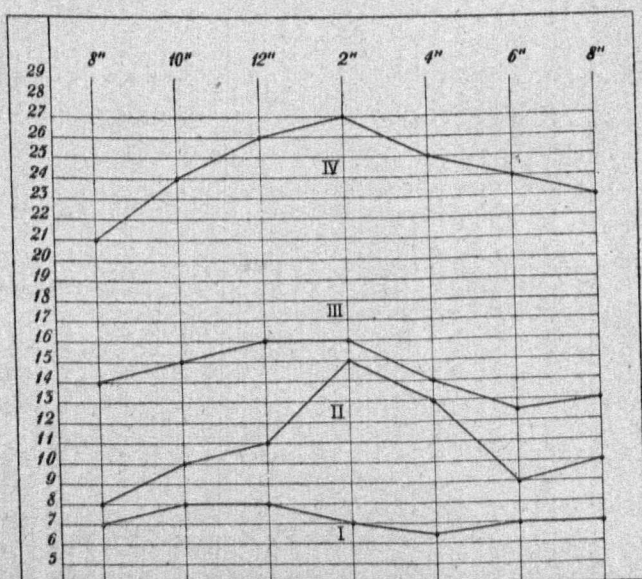


Fig. 9. — Variations quotidiennes de la température à Bastia.

I. en janvier. II. en mars-avril. III. en octobre. IV. en juillet.

(Les chiffres supérieurs indiquent l'heure de la journée.)

des basses températures: 4° le 18 avril 1917, 4° également le 23 avril 1919;

Le mois le plus chaud est celui de juillet, suivi de très près par le mois d'août;

Le réchauffement de la température est rapide au mois de mai, mais le refroidissement ne l'est pas moins en septembre-octobre;

Le maximum de l'échauffement diurne est atteint entre 10 heures et midi en janvier et février, entre midi et 2 heures en mars et avril, entre 2 et 4 heures en mai-juin, à 3 heures en juillet et août, puis la régression commence; c'est que la longueur des journées diminue et par suite la durée de l'insolation.

En janvier, l'écart thermométrique est faible du matin au soir; il augmente du double en mars et avril et peut atteindre 5° ou 6° en l'espace d'une heure et demie, entre le moment où le soleil luit encore et celui où il a disparu. Cet écart ne s'accroît pas en juillet-août, par suite du réchauffement général; il diminue en septembre-octobre et finit par devenir insignifiant en novembre-décembre. Les variations sont d'ailleurs plus brusques et plus prononcées quand le ciel est sans nuages que par temps couvert où elles deviennent insignifiantes. En résumé, les mois de mars et d'avril sont les plus dangereux pour l'organisme à cause des écarts brusques de température et les plus variables à cause des changements subits dans la direction des vents. C'est ce que la sagesse populaire exprime par le dicton suivant :

Per maggiu e per maghione  
Un ti caccià u pellicione

c'est-à-dire: Ne te découvre pas avant le milieu de mai.

Le graphique ci-joint (fig. 9) résume ces observations et on en comprendra mieux le sens quand on connaîtra l'influence du vent sur les minima et les maxima de température.

**Le vent.** — Le vent est, en effet, fréquent en Corse. Il a fait monter le mercure jusqu'à +38° à Bastia et l'a abaissé jusqu'à —5° à Bonifacio. Il ne s'agit pas ici de la brise dont le jeu régulateur est le même que sur toutes les autres côtes, soufflant de la mer vers la terre pendant le jour et inversement de la terre vers la mer pendant la nuit, mais seulement des vents irréguliers qui sont sous l'influence des pressions et des dépressions barométriques (aires cyclonales et anticyclonales). Quatre méritent ici une étude particulière: ce sont le *libecciu*, le *sciroccu*, la *tramontana*, le *grecale*, ou, d'après la rose des vents, les vents de l'W.S.W., du S.S.E., du N. et du N.E.

Pour comprendre l'origine et la direction de ces vents, il faut se rappeler l'état général de l'atmosphère au cours des différentes saisons. A partir du mois de septembre, au Nord et au Nord-Est de la Corse, dans les parages du golfe de Gênes, se trouve un centre de dépression (760 mm. et au-dessous). Le minimum va en augmentant jusqu'en janvier et se maintient jusqu'en avril, tandis que sur les plateaux espagnols, au Sud des Pyrénées, la pression croît et atteint son maximum en février-mars. En outre, les cartes météorologiques indiquent qu'une légère pression anticyclonale existe fréquemment au Sud de la Grèce et au Sud-Est de la Sicile, contrairement à une faible pression cyclonale dans la mer Tyrrhénienne, marquée par le chiffre 755. Au contraire, d'avril à septembre un minimum se constitue sur le centre de l'Espagne, se précise en juin et juillet et donne des chiffres à peu près semblables à ceux de la Corse au même moment. Tels sont les faits généraux et en voici les résultats. Dans la Méditerranée occidentale, pendant une partie de l'année, des vents d'W.S.W. soufflent et se dirigent vers le golfe de Gênes en passant par-dessus la Corse, après avoir franchi la mer; puis ces mêmes vents disparaissent pendant l'autre partie, c'est-à-dire dans la saison estivale, laissant le calme s'établir. Dans la Méditerranée méridionale des courants aériens se forment qui vont du S.E. au N.W. et atteignent la Corse dans sa partie orientale. On sait, en effet, qu'en vertu d'une loi formulée par Buys-Ballot, les vents se dirigent des régions de haute pression vers les régions de basse pression. Il faut en conclure que les vents venus d'Ouest ou du Sud-Est doivent être dominants dans l'île.

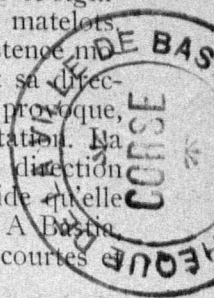
**Le libecciu.** — C'est, en effet, ce que l'on constate. Les vents à composante Ouest s'appellent quelquefois *mistral*, plus souvent *libecciu*. L'étymologie de ce mot a suscité bien des explications. Il nous semble qu'elle doit être cherchée dans l'histoire, non dans la géographie, car, dans ce dernier cas, on pourrait croire que la Libye est sa patrie. La chose est inadmissible. On sait, au contraire, que les marins grecs, de qui provient le vocabulaire nautique perpétué à travers les âges, appelaient les vents d'Ouest le *libicus*. Le mot s'est transformé en *libecciu* pour la Corse, en *levèche* pour l'Espagne, qui l'applique également aux vents d'Ouest froids et secs. Sur la côte occidentale de l'île, il prend parfois la dénomination de *mistral*, d'après une opinion accréditée en quelques endroits que le vent rhodanien se fait sentir jusqu'en Corse. En tout cas, le *libecciu* est partout sensible, à Bonifacio, à Proprianu, à Ajaccio, à Calvi, à Bastia, dans le Cap



Corse, avec plus ou moins de violence. Grâce à la disposition du relief, il pénètre dans les hauts massifs et redescend en rafales jusque sur la côte orientale, où il apparaît comme froid. Les couches d'air, en effet, qui se sont refroidies par dilatation pendant leur ascension sur la montagne, n'ont pas eu le temps de se réchauffer par compression dans la descente, puisque venues de 500, 1000 ou 1500 m. d'altitude, elles n'ont gagné que  $1^{\circ}$  par 103 m., soit  $4^{\circ}$ ,  $9^{\circ}$  ou  $14^{\circ}$ , c'est-à-dire un degré thermique inférieur à celui des plaines que le vent traverse. Aussi, le *libecciu* est-il bien connu des Bastiais qui reprochent avec ingratitude à leur balayeur public les brusques variations du climat, et des Cap-Corsins dont il dévaste souvent les cultures. Sous son influence, les arbres prennent sur le littoral tyrrhénien une direction significative. Franchissant les cols, comme le Teghime, il redescend en mugissant et chasse devant lui les eaux de la mer intérieure, qui se hérissent de petites vagues frangées d'écume.

**Le sciroccu.** — Le *libecciu* l'emporte par l'étendue de son domaine sur les autres vents locaux et sur le *sciroccu* lui-même. Ce vent du Sud-Est est humide, tiède, incommodant, grâce à son origine et à la traversée de la mer. Il prend la Corse en écharpe dans toute la plaine orientale; il domine dans la Corse du Sud et de l'Est, dans la Castagniccia, mais il pénètre aussi grâce à la direction des plis Nord-Sud dans l'intérieur de l'île et se fait sentir jusque dans la vallée de Ponte-Leccia qu'il dispute au *libecciu*. Il y apparaît d'ailleurs, comme lui, froid et sec et pour les mêmes raisons: condensation au contact des montagnes, refroidissement par dilatation ascensionnelle et réchauffement insuffisant dans la descente.

**Grecale, tramuntana et muntese.** — Tels sont les deux vents insulaires les plus fréquents, mais on doit encore citer le *grecale*, la *tramontana*, le *muntese*. Le premier provient de l'Italie du Nord-Est. Son appellation, conservée par les navigateurs génois du Moyen âge, est, sans doute, latine et signifierait vent venu de Grèce ou d'E.N.E. pour les matelots romains qui retournaient en Italie. Il est dû à l'existence momentanée d'une pression sur l'Italie continentale et sa direction N.E.-S.W. est très perceptible à Bastia où il provoque, en refroidissant l'atmosphère, une brusque précipitation. La *tramontana*, vent qui franchit la montagne, a une direction à composante Nord; elle semble d'autant plus froide qu'elle passe sur des régions de plus en plus méridionales. A Bastia, elle détermine la formation sur la mer de vagues courtes et



pressées, allant du Nord au Sud. Dans toute la Corse montagnaise, le *muntese* est bien connu par la fraîcheur qu'il apporte le soir, après une chaude journée. Sa violence est parfois telle qu'il ravage les cultures et déracine les arbres. C'est, en somme, une brise de montagne qui, dès le coucher du soleil, se fait sentir dans les vallées et dans les plaines.

**Fréquence moyenne des vents dans quatre régions de la Corse.** — Voici, d'après les observations, un tableau qui indique, pour les principales localités, la direction et la fréquence moyennes de ces vents pendant une période de dix ans.

TABLEAU IV

LOCALITÉS	N.	E.N.E.	S.S.E.	O.S.W.	CALME
La Giraglia.....	10	43	111	185	16
Bastia.....	3	77	118	48	119
Ajaccio.....	57	26	127	121	34
Bonifacio.....	4	106	30	209	16

Ces chiffres permettent de faire plusieurs constatations. A Bastia, les vents du Sud-Est sont prédominants, tandis qu'aux deux extrémités de l'île, au Cap et à Bonifacio, c'est au *libecciu* que revient la première place. A Ajaccio, les deux vents ont à peu près la même fréquence, avec cette différence toutefois que le vent E.N.E. est, sans doute, une forte brise de montagne causée par l'appel d'air frais d'une vallée surchauffée. Les troubles atmosphériques, quoique moins brusques, sont ainsi bien plus fréquents à Ajaccio qu'à Bastia, où les jours de calme, particulièrement nombreux, égalent le tiers de l'année.

**L'humidité.** — Ces faits ont une importance énorme pour la Corse, car ce sont les vents venus de la mer qui apportent l'humidité, et celle-ci est essentielle pour un pays méditerranéen. Une masse d'air qui se déplace au-dessus d'une surface humide entraîne, en effet, avec elle, la vapeur d'eau qu'elle rencontre. Elle se sature suivant son degré d'échauffement. On a calculé qu'à la température de 0°, un mètre cube d'air pouvait contenir 4 gr. 84 de vapeur d'eau; à 10°, il en contenait 9 gr. 33; à 20°, 17 gr. 12, etc.

L'air abandonne ensuite cette humidité sous la forme de pluie ou de rosée, dès que sa température diminue et dans

une proportion égale à celle de son abaissement thermométrique. En d'autres termes, quand une couche d'air à 20° tombe à 0°, elle perd 17 gr. 12 de son humidité moins 4 gr. 84 ou 12 gr. 28 par mètre cube. Ce phénomène se produit au contact des continents ou des terres, soit à cause du rayonnement nocturne du sol, soit par le contact avec les montagnes élevées, en un mot par refroidissement. Quand le *libecciu* ou le *sciroccu*, venus de la mer, heurtent la terre corse, en hiver surtout, ils se refroidissent, leur point de saturation diminue et ils abandonnent leur vapeur d'eau sous forme de pluie. En été même, la température s'abaissant de 1° par 100 m. environ d'altitude, le vent se refroidit de plus en plus en arrivant à 1000 m. et davantage d'altitude et le résultat est le même. Le relief a donc une action décisive sur la pluviosité. On a pu dire qu'une carte hypsométrique coïnciderait souvent, dans ses grandes lignes, avec une carte pluviométrique. Les versants perpendiculaires à la direction du vent sont plus arrosés que les pentes opposées, car le vent en atteignant ces dernières a perdu la plus grande partie de sa vapeur d'eau et dans le mouvement de descente se réchauffe assez vite pour que son pouvoir d'absorption augmente; il est alors desséchant. Le même vent peut donc être pluvieux à l'Ouest, sec à l'Est ou réciproquement.

**Influence du relief insulaire.** — On comprend l'importance de cette définition d'un géographe allemand : « La Corse est un pays de montagnes dans la mer (16) ». Celle-ci donne l'humidité, les vents l'apportent, les montagnes l'arrêtent et la condensent. Le relief insulaire est tel que cette condensation devient importante. Le *sciroccu* traverse tout le haut pays qui s'étend à l'Est d'une ligne allant de Calvi à Portu-Vecchiu et il y dépose son humidité, d'autant plus grande que le relief est plus élevé. Quand il redescend sur Ajaccio, Sagone ou Portu, il est dépouillé et inutile. Le *libecciu* a le même sort. Il se condense au fond des ravins dont la direction est parallèle à la sienne et il gagne Bastia ou Ponte-Leccia après avoir perdu presque toute sa vapeur d'eau. La région de Ponte-Leccia, qui est un bassin intérieur isolé de la mer, ne doit qu'une très faible quantité d'eau à ces deux vents essentiellement humides. Il en est de même pour les autres contrées dont l'altitude est trop médiocre pour provoquer la condensation. Tel sera le cas pour la banlieue de Calvi ou pour le canton de Figari.

---

(16) Ratzel (F.), *La Corse. Etude anthropogéographique* (Annales de Géographie, t. XIII, 1904, p. 334).

**Régions sèches ou humides.** — Une première conséquence est à déduire de ceci. Le bord de la mer est moins arrosé que les hauteurs de l'intérieur et la chute est d'autant plus forte que l'altitude est plus grande. Les quantités d'eau recueillies par les pluviomètres des stations de l'île permettent à ce sujet d'établir d'intéressantes comparaisons.

Pour le *libecciu* :

Sartène	Ajaccio	Portu	Pineda	Bastelica
Altit. 300 m.	4 m.	»	670 m.	800 m.
600 millim.	750 millim.	1000 millim.	1282 millim.	1600 millim.

Pour le *sciroccu* :

Alistru	Bastia	Cap Corse	Vizzavona	Calacuccia
Altit. 71 m.	7 m.	»	1050 m.	850 m.
832 millim.	950 millim.	750 millim.	1650 millim.	1117 millim.

A Bastia, on a vu, au cours de certaines années, se produire une chute anormale de pluie, surtout pendant les trois derniers mois. En 1920, il est tombé 832 mm. (17). Mais, en 1911, il en était tombé 844, tandis qu'en 1912, le pluviomètre ne recueillait plus que 197 mm. Voici d'ailleurs, d'après M. J.-B. Leca, dans le *Colombo* du 20 février 1921, un tableau fort curieux :

TABLEAU V

*Quantités de pluie en millimètres.*

ANNÉES	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE	TOTAUX
1911	450	104	290	844
1912	86	46	65	197
1913	22	30	183	235
1914	125	76	38	239
1915	48	113	78	239
1916	158	176	92	426
1917	83	54	91	228
1918	48	84	8	140
1919	100	40	16	216
1920	322	340	170	832

(17) Cette anomalie pluviométrique avait d'ailleurs causé des glissements désastreux de terrain dans la région du Cap Corse.



Le chiffre du golfe de Portu s'explique par sa bordure littorale des hautes crêtes, celui de Sartène par leur éloignement. Bastia doit à l'écran du Pignu ses 950 mm. annuels en moyenne; le Cap Corse, moins élevé et plus septentrional, ses 700 mm. seulement.

**Répartition saisonnière des pluies.** — Cette moyenne pluviométrique ne donnerait pas une idée exacte de la répartition des pluies, si on en ignorait la répartition saisonnière. Il est permis de dire tout d'abord que le *libecciu* et le *sciroccu*, provoqués par le minimum barométrique de Gênes et le maximum espagnol ou sicilien, apportent leur humidité d'octobre à avril. Ce sont, en effet, les mois les plus pluvieux en Corse. Le maximum pluviométrique est constaté en automne, le minimum en été, comme cela a lieu dans les régions françaises de la Méditerranée. Mais ici la latitude intervient pour retarder le commencement des journées pluvieuses, à mesure qu'on s'éloigne du Nord-Est vers le Sud-Ouest; les averses commencent en octobre à Bastia, en novembre à Calvi, à la fin de novembre et au début de décembre à Ajaccio. Les minima pluviométriques sont plus accentués, en été, au Sud qu'au Nord, à Ajaccio qu'à Bastia, c'est-à-dire que la durée de la sécheresse est plus longue à Bonifacio, à Proprianu, à Ajaccio, qu'à Alistru ou à Bastia. La moitié des précipitations a lieu de novembre à décembre au Sud de l'île, d'octobre à février dans le Nord. On peut même ajouter que grâce au relief, en été, quand la pluie a cessé sur la côte, elle continue à tomber sur la montagne, de sorte que l'altitude tend à égaliser le régime pluviométrique de l'île et à combattre la sécheresse redoutable pour un pays méditerranéen.

**Fréquence des pluies.** — Cette influence de la latitude, déjà manifeste sur la répartition saisonnière de l'humidité, l'est aussi sur sa fréquence. Le nombre des jours de pluie va décroissant du Nord au Sud pour les deux versants : à Bastia plus qu'à Alistru, à Calvi plus qu'à Ajaccio et qu'à Proprianu. De sorte que la Corse apparaît bien comme une zone intermédiaire entre la Provence et la Sicile, ou, pour parler plus exactement, entre les pays à pluies abondantes d'octobre, à automne très humide, à été sec assez court et les pays dont les maxima sont en décembre, les hivers assez pluvieux, les sécheresses estivales prolongées. La Sardaigne prouverait mieux encore cette constatation.

Il y a donc en Corse une variété assez grande du régime pluviométrique; les montagnes sont plus arrosées que la côte, les régions septentrionales plus humides que les régions méridionales, les pluies plus fréquentes mais moins abondantes

au Nord qu'au Sud. En d'autres termes, influence très marquée de la latitude, du relief et des vents dominants. Sans doute, le *grecale* apporte aussi la pluie, mais il ne saurait rivaliser avec le *libecciu* et le *sciroccu*, avec ce dernier surtout, heureusement pour la côte orientale et pour Bastia.

**Observations sur les moyennes pluviométriques. Nébulosité.** — Le tableau ci-joint résumera et confirmera les observations qui viennent d'être présentées (18). On y verra qu'Ajaccio et Bastia, les côtes occidentale et orientale, diffèrent notablement au point de vue pluviométrique. L'écart entre l'une et l'autre ville est de 179 mm., ce qui pourrait surprendre si l'on oubliait que le *sciroccu* et le *grecale* arrosent l'arrondissement bastiais. On voit aussi que la zone centrale a deux saisons pluvieuses très marquées : automne et hiver, ce qui explique la quantité de neige qui couvre les hautes montagnes. Le maximum est en octobre pour le littoral tyrrhénien, en novembre pour le versant méditerranéen, en décembre pour l'intérieur. D'une manière générale, la moyenne pour toute la Corse est supérieure à celle de la France (770 mm.); elle est de près d'un mètre, exactement 880 mm. L'humidité serait bien suffisante si la saison d'été de juin à septembre n'était pour toute la côte celle de la sécheresse. L'état hygrométrique de l'air est alors tout près de 0; l'atmosphère, matinale surtout, est d'une limpidité qui rapproche les distances et c'est seulement au début de septembre dans la montagne, à la fin de ce mois sur le littoral, que la nébulosité commence et s'étend jusqu'à atteindre en automne et hiver une moyenne de 3,2 à Bastia, de 4,5 à Calvi, de 4,7 à Alistru, de 5 à Proprianu et à Bonifacio, de 6,8 à Ajaccio. Elle fait office d'écran et empêche la température de se refroidir trop rapidement.

(Voir tableau VI.)

**Qualité du climat insulaire.** — D'après les éléments du climat qui viennent d'être étudiés, la Corse est donc bien au milieu de la zone de climat méditerranéen, à la fois baignée par les effluves venus de l'Atlantique à l'Ouest et par ceux de l'Est et du Sud-Est, intermédiaire entre la zone tempérée océanique d'hiver et la zone tropicale et désertique d'été. Mais le degré thermique d'été est promptement diminué par une période pluvieuse précoce et abondante qui annonce l'hiver, tandis que celui-ci est abrégé par les vents d'W.N.W. ou du S.S.E. A ces observations d'ordre général, il faut en

---

(18) Moyennes de 1895 à 1910, d'après M. Bénévent.

# TABLEAU VI

## Tableau des moyennes mensuelles et annuelles

STATIONS	Alt.	J.	F.	M.	A.	M.	J.	J.	A.	S.	O.	N.	D.	Total
Giraglia ....	79	76	74	60	58	49	46	15	22	60	122	102	78	762
Bastia .....	7	85	77	83	64	52	49	20	26	68	168	123	110	925
Alistru .....	71	76	68	79	62	47	41	15	18	61	126	123	116	832
Pertusatu...	110	50	48	56	34	26	29	7	8	42	87	114	83	584
Proprianu ..	5	50	49	57	36	30	35	10	13	39	81	114	78	592
Ajaccio .....	4	62	60	76	54	42	43	15	16	56	100	126	96	746
Portu.....	38	91	85	101	74	52	39	9	10	46	134	149	133	921
Vicu.....	420	102	123	154	99	88	60	36	29	68	163	179	169	1264
Corte.....	440	77	80	96	69	49	45	21	22	56	121	135	111	882
Vizzavona ..	1050	117	120	154	116	102	84	39	40	103	224	282	270	1651
Totaux du mois.		786	784	916	666	537	471	187	204	599	1326	1447	1244	

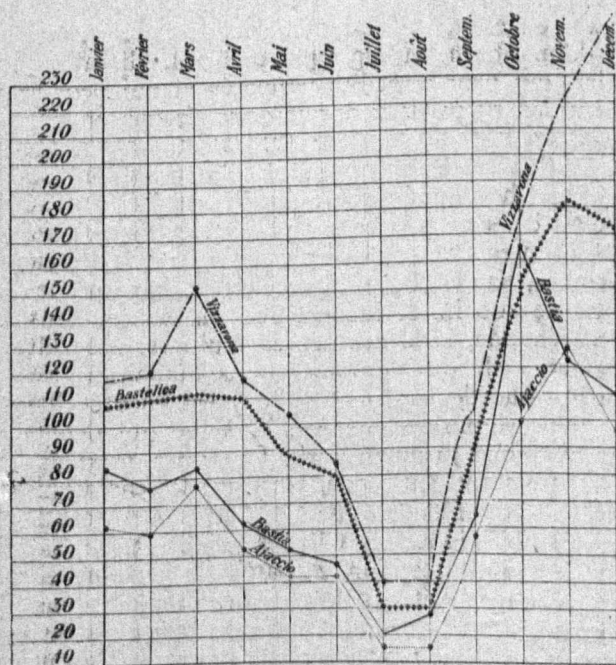


Fig. 10. — Chute moyenne de la pluie sur la côte et dans la montagne.  
(Hauteur évaluée en millimètres.)

joindre quelques autres d'ordre particulier. Bien que la superficie de l'île soit médiocre, on a vu combien les deux régions du Nord-Est et du Sud-Ouest diffèrent, de sorte que la dualité de l'île, déjà révélée au double point de vue géologique et orographique, l'est aussi au point de vue climatologique. Ajaccio jouit d'un climat plus égal, moins humide, moins chaud au total; Bastia, plus rapprochée des minima barométriques, a une moyenne de température plus élevée, des pluies plus abondantes, des variations plus brusques causées par le *libecciu* descendu du Pignu ou par le *grecale*; son climat se rapproche davantage du type climatique provençal, celui d'Ajaccio du type africain. C'est le relief qui sépare encore ici les deux Corses et qui détermine même l'existence d'une troisième zone entre Corte et Ponte-Leccia où la pluie est rare, les écarts plus marqués entre les moyennes, l'hiver plus froid, les étés plus brûlants que sur les collines situées à la même latitude; ce pourrait être le climat continental de la Corse, si ce terme était admissible pour une île de faible étendue.

**Zones climatiques d'altitude.** — Le relief introduit une autre division qui est celle de l'altitude. De 0 m. à 2710 m., on passe, en effet, du climat maritime et méditerranéen au climat de montagne ou alpin par une zone climatique intermédiaire, qui peut être dite tempérée et qui peut se diviser elle-même en deux. Il y aurait donc de bas en haut quatre zones différentes. Le long du littoral et jusqu'à 300 m. environ, l'influence de la mer sur le climat est prépondérante; la moyenne thermométrique annuelle est élevée  $+16^{\circ}3$ , celle de l'été est de  $+22^{\circ}9$  et celle de l'hiver est encore de  $+10^{\circ}2$ ; la végétation est caractérisée par les agaves et les cactus, par les agrumes, par le chêne-liège; c'est le domaine de l'olivier. A partir de 300 m. et jusqu'à 800 m., on est dans la zone tempérée chaude, celle des arbres fruitiers, des cultures, du châtaignier, celle des agglomérations humaines; c'est la région historique de la Corse; l'été y est encore chaud, mais l'hiver déjà rigoureux apporte la neige qui débute en décembre et tombe jusqu'en avril. De 800 à 1500 m., les cultures disparaissent peu à peu, ainsi que les châtaigniers, pour faire place aux forêts de pins et de hêtres, aux bois de chênes-verts et de noisetiers. Les villages y sont rares; Calasima, à 1000 m., est une exception. A partir de 1500 m. et au delà, sont les pâturages d'été sur les terrains humides, puis la roche nue apparaît; seuls quelques buissons rampants ou épineux, accrochés au sol pour mieux résister au vent, garnissent les crevasses ou les crêtes. La neige persistante ne se montre guère qu'à 2500 m. Dans les deux zones intermédiaires, le



maquis avec ses plantes vertes interrompt les cultures, envahit les pentes déboisées, gagne les cantons où l'homme se livre moins à l'agriculture, où la main-d'œuvre devient plus rare. En résumé, quatre zones se succèdent depuis la mer jusqu'aux sommets, depuis la zone au climat égal et doux jusqu'à la zone alpine froide et humide. Il faudrait encore tenir compte, en premier lieu, que la région du Nord-Est, exposée aux influences de la mer tyrrhénienne, ne ressemble pas entièrement à la région du Sud-Ouest qui est tournée vers la Méditerranée proprement dite et que les limites de ces zones devraient être portées ici plus haut que là; en second lieu, que la durée de l'insolation, variable avec l'exposition, modifie sensiblement le climat de montagne. *Solana* et *umbria* ne sont pas, en Corse, des mots vides de sens.

**L'érosion éolienne et le relief.** — Le climat n'a pas seulement une influence marquée sur la végétation; il agit aussi mécaniquement et chimiquement sur le relief. Les eaux de pluie dissolvent certains minéraux; les vents émoussent les aspérités; le gel et le regel crevassent et désagrègent la roche. L'action éolienne surtout est, en Corse, importante et pittoresque. La sécheresse de l'air, l'absence de végétation, le déboisement, les incendies qui dénudent le sol la favorisent. La roche livrée à l'insolation la plus violente se dilate, se fendille; en hiver, la glace remplit les fentes et augmente la dissociation des éléments minéralogiques, surtout dans les roches hétérogènes, comme les grès et les granites. En même temps, le vent, armé de matériaux durs, comme le sable du quartz, frappe sans arrêt la roche où, profitant de la moindre résistance de certains minéraux, il creuse des trous ou alvéoles dont l'ensemble donne une surface moutonnée. Il s'empare des produits de la désagrégation, les projette de nouveau violemment contre les blocs; le sable tourbillonne dans toutes les cavités, agit comme un vilebrequin et perce de plus en plus pour former ce qu'on appelle en certains pays les marmites de géants. C'est à un trou de ce genre, élargi par le vent jusqu'à perforation totale, que l'on doit la fenêtre du Tafonatu. Dans les vallées qu'empruntent les courants aériens, les versants sont criblés de grottes éoliennes d'inégale dimension, les tafoni. Les gorges de Santa Regina en sont le curieux exemple; les rochers au-dessus du Golu semblent, çà et là, rongés par un acide tant le creusement par le vent du Niolu qui s'engouffre dans le défilé a été et est encore important. Quand la roche est formée de strates d'inégale résistance, le vent se glisse entre les couches superposées, aux dépens de la plus tendre; à la longue une lamelle de la roche finit par

isoler une grotte inférieure d'une grotte supérieure, comme on le voit dans le défilé des Strette, sur la route de Patrimoniu à Saint-Florent. Les cavités y sont assez profondes pour avoir servi d'abri aux hommes de la préhistoire, dont les nombreux vestiges ont été récemment exhumés. Les calanques de Piana doivent les découpures bizarres de leurs rochers à l'action du vent marin chargé d'humidité; la désagrégation mécanique s'ajoute ici à la décomposition chimique qui joue un rôle si important dans les climats chauds et humides, par conséquent plus fortement au Nord-Est qu'au Sud-Ouest, plus rapidement sur les blocs schisteux et sédimentaires que sur les rochers granitiques ou primaires. Le lion de Roccapina n'a pas une autre origine. La double action mécanique et chimique explique aussi les blocs isolés et perchés en équilibre instable que le paysan continental appelle les bilboquets du diable, ou les terrains rongés à la base et surmontés d'une roche en plate-forme, qui les fait ressembler à un champignon et leur vaut le surnom de pyramide des fées. Ces phénomènes sont communs sur les crêtes exposées aux vents et ils attestent la force de l'érosion atmosphérique. Enfin, les hauts sommets sont parsemés de blocs épars ou d'une couche d'arène, comme on le voit sur le Renosu et sur le Cardo, provenant de l'éclatement des roches ou de leur décomposition.

**Les dunes maritimes.** — Le vent est ainsi un agent très actif du modelé insulaire. C'est encore lui qui, tout le long du rivage, provoque la formation de dunes maritimes. Le *libecciu*, par exemple, dont la fréquence est assez grande, soulève les sables fluviatiles et marins et les dispose en petites ondulations dissymétriques, dont la plus forte pente est tournée de son côté. Elles se trouvent ainsi à peu près parallèles à la ligne du rivage. On peut en voir près de Calvi, dans le golfe sablonneux où elles atteignent jusqu'à un mètre de hauteur, mais on en trouve également sur les plages alluvionnaires de l'Ouest et de l'Est. Sur la côte orientale, côte plate et sablonneuse, le vent repousse l'arène vers l'intérieur et contribue à fermer les estuaires fluviaux, comme on peut s'en rendre compte à l'étang de Palo.

Le climat de la Corse apparaît donc comme un des éléments essentiels de sa géographie. Son action est importante sur le relief, comme on vient de le voir, mais elle l'est encore plus sur l'hydrographie. Or, le climat est double, différent au Nord-Est et au Sud-Ouest; il en sera de même pour le régime des fleuves et ainsi s'affirmera mieux encore la dualité de l'île.

## Bibliographie.

- VOLNEY. — *Etat physique de la Corse* (1793).
- V. RAULIN. — *Sur les observations pluviométriques faites en Corse de 1855 à 1899*. Mémoire remis au Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences en 1901, à Ajaccio, p. 322 à 327.
- D<sup>r</sup> BATTESTI. — *Etude sur les climats et les eaux minérales de la Corse* (Bulletin de la Société des Sciences H. et N. de la Corse, Bastia, Piaggi, 1905, 112 p.).
- D<sup>r</sup> ZUCCARELLI. — *Stations climatiques et eaux minérales de la Corse*. Rapport au Président du Conseil des Ministres, avec la collaboration de L. Gentil, pharmacien. Paris, 1907, 352 p. in-12.
- L. RAVEL. — *La Corse: ressources de son climat*. Paris, Amat, 1911, 442 p. in-12.
- R. LUCERNA. — *Die Eiszeit auf Corsika und das Verhalten der exogenen Naturkräfte seit dem Ende der Diluvialzeit*. Geographie Gesellschaft Vienne, 1910, 144 p., 36 fig. (Compte rendu dans les Annales de Géographie du 15 janvier 1911).
- E. BÉNÉVENT. — *La pluviosité en Corse*, avec cartes et tableaux (Bulletin de la Société des Sciences H. et N. de la Corse, 1914, 29 p.).
- R. GUITTON. — *Le climat de Bastia*, avec 4 graphiques (Bulletin de la Société des Sciences H. et N. de la Corse, 1924, 43 p.).

SOLITUDES EN CORSE <sup>(1)</sup>

## De Capronale au Tartagine

Nous nous sommes arrêtés avant d'arriver au col du Capronale, qui est bien l'un des cols les plus farouches de la Corse. Mais il faut maintenant l'atteindre.

— C'est l'époque où les troupeaux sont en marche vers la montagne, déclare un berger.

« Ah! vous en croiserez des chèvres, des moutons et des porcs. Attention aux chutes de pierres! »

Notre guide a dressé l'oreille, inquiet; il grommelle et formule des réflexions désagréables en un langage inconnu.

Notre optimisme et notre esprit offensif le rassurent:

— Des troupeaux?... Pas un en vue, profitons-en et en route!

(1) Cf. les n<sup>os</sup> 42 à 45.

Que nous en finissions avec ce Capronale de malheur.

Nous franchissons le torrent au fond du cirque et abordons le sentier. L'assaut ne traîne pas : sans souci du guide, de l'inutile mulet et du cyclo-cheval, nous grignotons, mesurant nos forces et notre souffle, la pente terrible et le sol fuyant, sous une lumière et une chaleur excessives ; nous touchons le premier jambage de l'M devenu vraiment majuscule ; énervés, nous chargeons au dernier jambage, le plus raide, mais le plus court ; un regard en arrière : à deux cents mètres, cheval et mulet sont immobilisés ; quant au guide, affalé, il agite un bras désespéré, attestant que « c'est trop ».

Le cirque s'ouvre dans toute son ampleur, du Tafonatu à Cucavera ; à nos pieds une fumée s'élève : Macce.

Une minute après, nous foulons le Capronale, col paradoxal, antichambre du cirque ; trois mètres carrés de station sur une crête en lame de couteau d'une verticale de 500 mètres ; nous montons d'un abîme, nous redescendons au fond d'un précipice.

La première sensation donne le vertige ; l'œil s'égare vers les profondeurs, se fixe à la montagne noirâtre, glisse vers la forêt de chênes-verts égayés de jeunes pousses claires où s'accroche la lumière ; enfin, rassuré, il se pose au loin sur des rectangles dessinés dans le maquis : là naissent les routes et les rumeurs ; là sont les cultures et les abris.

Tintements de clochettes : le guide fronce les sourcils et se dresse, rabat son chapeau sur les yeux ; par une apostrophe véhémence, il invective les troupeaux et les hommes.

Manifestation superflue : « Le Capronale aux chèvres ! »

Les hommes ne sauraient se fourvoyer dans ces parages pour asservir la nature à leurs désirs et à leurs besoins. Le décor théâtral ne nous indique-t-il pas suffisamment que nous sommes au pays des légendes?...

Aussi décampons-nous.

Les lacets de la descente se multiplient au-dessus de la vallée, quinze à vingt fois d'une montagne à l'autre, les chèvres bondissent, s'équilibrent au sommet des rocs, provoquant des éboulis ; mais les pierres franchissent nos têtes et tonnent dans le précipice.

Chèvres, moutons, porcs, bergers et femmes portant la garde-robe et l'inévitable parapluie ; c'est une cohue jusqu'à la forêt de chênes-verts et de fougères ; enfin, nous retrouvons la solitude et nous terminons en promenade jusqu'au pont de bois où reprend le règne de la bicyclette ; le cheval et les vélos ont d'ailleurs fait bon ménage : pas un accroc.

Jusqu'à Pirio, nous dévalons dans la forêt de Filosorma au gré des courbes du chemin feutré de gazon et dans la



griserie de l'air embaumé. En arrière monte le formidable cirque de la Paglia Orba, cependant que l'œil vigilant du Tafonatu nous guigne, narquois. Une allée d'eucalyptus nous conduit à la maison forestière.

Nous sommes attendus : ici le problème mulet atteint toute son acuité ; des mulets ou l'embouteillage.

On accède à la Balagne par les cols de Bonasa et de Taghine. Le Joanne nous indique le trajet jusqu'à Bonifate servi par « un bon chemin de ronde », mais l'avenir va nous apprendre qu'un bon chemin de ronde en Corse équivalait à un mauvais sentier muletier sur le continent et les bicyclettes y circulent — à la rigueur — à dos de mulet. Vérité confirmée par le garde, mais la question des mulets qui pullulent en Corse, mulets dont la capture est aussi difficile que celle de l'éléphant sauvage dans la jungle, cette question reste entière.

Nous livrons ce problème redoutable à l'Administration forestière, seule apte à la résoudre.

Un garde part en mission à Monte-Estremu, village d'aspect kabyle que nous avons laissé dans la vallée du Fangu.

En attendant, le salon où l'on cause s'ouvre sur les marches d'entrée de la maison forestière ; aux gardes se joint le chef cantonnier, frère inférieur ; nous faisons vis-à-vis, affalés sur des chaises.

Un moment de recueillement d'abord, car le problème mulet travaille les esprits, les pipes fumant avec d'autant plus d'intensité que fatiguent les méninges.

#### **De trois gardes forestiers, d'un chef cantonnier et de deux touristes.**

Quatre ils étaient, dont trois gardes forestiers, le chef, le brigadier et le simple garde, et aussi un chef cantonnier et, sur les marches de la demeure, ils siégeaient hiérarchiquement.

Le chef ne disait rien, car le cerveau du chef était lourd de pensées profondes ; le brigadier parlait beaucoup et le simple garde parlait quand se faisait le brigadier ; le cantonnier ne disait rien ; il fumait.

Et le dialogue était coupé de longs... longs silences...

Nous avons traité de problèmes sociaux, politiques, économiques, de problèmes graves, tels : l'absence d'industrie en Corse ?..., l'obstination à ne cultiver que son lopin de terre individuel, juste pour vivre, et ne rien faire ?

— C'est la faute de la terre, affirma le brigadier. Elle est ingrate ! ah ! dans les vallées...

Nous exclamâmes :

— Mais il n'y a quasi pas de vallées !

— Ah voilà ! laissa-t-il tomber mélancoliquement, voilà !

Et il hocha la tête.

— Bien sûr, s'il y avait des vallées en Corse, quel travail il s'y ferait !

— Oui ! quel travail !

Suivit une méditation peuplée de travaux herculéens et de projets inouïs.

Geste du brigadier au cantonnier, frère inférieur (il est adapté) ; le cantonnier a passé une paire de ciseaux sans pointes à son voisin qui s'est livré durant un quart d'heure à un travail méthodique, objet de toute son attention. Ayant roulé dans ses mains rugueuses quelques feuilles de tabac corse et la main repliée sous les ciseaux le brigadier a coupé... coupé... coupé lentement... patiemment... méthodiquement... silencieusement..., et nous avons suivi les phases diverses de cette opération dans une attitude respectueuse et d'un air prodigieusement intéressé.

Haletant, nous considérions la pipe bourrée qui résistait à l'attaque de trois allumettes : nuage épais de fumée. Ouf ! nous respirâmes enfin... Geste des ciseaux en retour au frère inférieur.



Alors nous avons entrepris les questions culinaires : soient le saucisson, le brocciu, le cabri et le pâté de merles.

Le visage du simple garde s'est illuminé, ses yeux ont pétillé, il a souri d'un large sourire et il a prononcé ces paroles ailées :

— Un merle ! c'est bon un merle... rôti !

Et il est retombé, nimbé de fumée, dans son mutisme et dans une rêverie peuplée de merles à la broche.

Après dîner, nous avons regagné nos places, et jusqu'à la nuit, nous aussi, silencieusement, nous avons fumé...

Conquis par l'ambiance, nous nous assimilions et nous causions avec effort, par pure politesse.

— Où vous approvisionnez-vous ?

— On vit sur des réserves et puis, à Monte-Estremu, il y a un commerce.

Un commerce ! une boutique noire fournie de trois kilos de sucre, deux boîtes de sardines, trois litres d'huile, une tablette de chocolat, des allumettes et des cigarettes ; c'est ça un commerce !

Nous louâmes, comme il sied, le vin de l'hostellerie, et le brigadier nous confia que ce nectar prend source en sa propriété d'Ota et qu'il va le quérir, chaque trois mois, en cabriolet.

Ah! ce cabriolet!

Le cabriolet en Corse vous classe dans l'échelle sociale au même niveau que l'automobile sur le continent.

...Comme les eucalyptus embaumaient donc! Mais le brigadier manifesta un grand mépris pour l'efficacité de ces arbres contre les moustiques; il nourrissait une secrète rancune contre l'un d'eux, car, nous le désignant:

— Je l'ai taillé par en haut, dit-il en soupirant, et il m'a donné un mal terrible.

Et il ajouta féroce:

— Dorénavant, je le taillerai par en bas.

Un tronc respectable d'eucalyptus gisait sur le sol, et nous présumâmes que l'émondement par « en bas » constitue le procédé radical de l'abatage.

Sur l'énoncé de cette recette inédite en matière d'émondage, nous avons salué nos hôtes d'un *Bona note!*

\*  
\*\*

Quatre ils étaient, dont trois gardes forestiers: le chef, le brigadier et le simple garde, et aussi un chef cantonnier, frère inférieur...

Et sur les marches de la demeure, ils siégeaient, nimbés de fumée, hiérarchiquement.

**4 juin 1924.** — Un mulet, peut-être... Deux mulets, chienne... Le brigadier nous confiera son propre cheval; mais le mulet capté est précédé d'une réputation détestable: la vue d'une bicyclette le met en fureur; il ne saurait donc condescendre à la charger sur son dos. L'animal, conduit par un gars de large carrure, louche vers les vélos, dresse les oreilles et manifeste un courroux évident.

— Il ne les supportera pas, laisse tomber négligemment le garde-chef.

A ce pronostic fatal:

— Couvrons-lui la tête, tente le brigadier conciliant.

Les bicyclettes sont solidement arrimées — fort heureusement — car l'opération terminée et le mulet dégagé, une lutte s'engage entre la poigne de fer du conducteur d'une part et les formidables ruades de l'animal d'autre part. Il n'est que temps de jeter un voile apaisant sur le chef du forcené et d'opérer un déchargement sans commentaires.

Taciturne, le gars part en chasse d'un animal moins capricieux, cependant que le cyclophobe trotte à l'allure dégagée d'un qui l'a échappé belle.

La chasse dure deux heures, mais fructueuse, et un deuxième mulet fait son entrée, doux comme un mouton.

Le guide n'a pas encore prononcé une parole: serait-il muet?... Il peut cependant adresser à sa bête deux appels: « Hue! » qui, en toute langue, ordonne le départ, et « Brr!... » qui, en dialecte corse, intime l'arrêt.

En outre, éventuellement, il pousse un sifflement prolongé.

Notre guide ignore tout du trajet — lacune regrettable pour un guide paré de ce titre — mais il table sans doute pour ne pas s'égarer sur une foule de facteurs providentiels: rencontre d'indigènes, traces animales, position du soleil, et beaucoup sur nous-mêmes; le touriste est un bipède qui, par son essence propre, connaît à priori le pays à parcourir; or nous avons une boussole et les cartes.

Adieux chaleureux à nos aimables hôtes, et en route... guidant le guide: désormais nous lui décernons ce titre auquel il répond, satisfait de sa nouvelle dignité, par un sifflement qui en dit long.

En avant-garde nous franchissons le torrent sur un pont de bois; un torrent à l'eau cristalline qui court sur un lit de cailloux rouges, bleus, verts, jaunes, multicolores avec une intensité étonnante.

— Guide, où êtes-vous?... Où êtes-vous, ô guide!

Plus de mulot et plus de guide.

Bicyclettes et mulets émergent enfin sur la rive, ayant passé le ruisseau, non sur le pont, mais à gué; après le mulot cyclophobe, le mulot pontophobe qui admet la traversée de l'onde à gué ou à la nage seulement.

Nous sommes sur le point de demander au guide si le trajet est riche en ponts de bois, mais nous évitons cette question saugrenue.

Par un sentier pierreux et rude, bordé de maquis extra-odorants et rabougris et « de tous les côtés au soleil exposé » — soleil corse — nous atteignons en une heure le col de Lucca, col du genre dit provisoire, car, franchi, on continue à monter.

Le col de Bonasa qui va suivre — un vrai col celui-là — après lequel on descend, est par excellence le type du col honnête, franc, loyal: largement étalés l'altitude à atteindre et les accidents de terrain. Le sentier est bon, excellent même, le maquis devient forêt de chênes-verts, puis de pins larice.

Au pied du dernier escarpement, la nature et les arbres se déchainent comme il convient: le sentier équivoque, se fait raboteux, franchit des torrents (pierres et eau à égalité de composition), escalade des rocs sourcilleux, frise des à-pics; les pins gambadent en désordre, se déplument à la base, tordent leurs branches, grossissent en volume et diminuent en densité.



Hésitant à une bifurcation, nous laissons bien en vue, maintenue par une pierre, une feuille blanche portant l'inscription majuscule: « Prenez ce sentier ». Avis au guide, ô candeur!

Ce souvenir est immortalisé par un cliché.

Vers midi, nous franchissons le col de Bonasa pour entrer dans un immense parc: la forêt de Bonifate. Nous rencontrons d'erechef deux gardes forestiers en position de sieste — le repos après la ronde.

Présentations...

— Désolés de ne pas vous accompagner à Bonifate, mais vous y serez reçus par madame qui se chargera du repas et « Bonne route... », après assurance que Tartagine pourra ce soir nous accueillir dans ses bergeries.

Bonne Administration; la forêt est bien tenue: pins irréprochables, également espacés, également élevés, également bien peignés; fougères impeccables aux volutes frisées, houx corrects, chênes-verts pomponnés; le chef jardinier tient vraiment bien son parc au travers duquel nous apercevons la forteresse de Calvi, bloc de craie émergeant des flots bleus.

Mais pourquoi ce chef jardinier soigne-t-il si bien les abords du col et néglige-t-il les approches de la vallée?... Au fur et à mesure que nous descendons vers Bonifate, les rocs pullulent, les pins gambadent, les chênes-verts se tordent en postures étranges, le chemin est exécrable, le parc se fait forêt vierge et, lorsque nous atteignons la route, nous échappons tout juste à l'anarchie de la nature déchainée.

Dans le fossé, des poteaux de mine, des fils électriques et des fragments de conduite de métal attestent l'entreprise d'un travail cyclopéen; mais le cyclope a dû subir l'influence des insulaires; le cyclope, en ce moment, doit fumer paisiblement sa pipe dans un jardin près d'une source, en lisant le journal.

A la maison forestière, nous trouvons une hôtesse d'une amabilité charmante qui sert le repas en un tourne-main.

Lorsque nous absorbons le café, le guide arrive; il siffle et sourit; il est heureux...

Il veut dire quelque chose, ouvre la bouche, fait un effort, il parle enfin:

— J'ai suivi les traces.

— Et le papier?

Sifflement, et, d'un air fin:

— Je l'ai vu le papier noir...

Il a vu du papier noir, du film-pack, et il a compris, ce guide admirable.

— Et le papier blanc, sur lequel nous avons écrit?...

Et lui, de plus en plus heureux:

— Je ne sais pas lire.

Il y a encore des fonctionnaires à créer en Corse, et l'instituteur de Monte-Estremu, s'il n'existe pas, peut, entité, se transformer en personnalité concrète.

— Mangez, guide, et buvez, et reposez...

Pour nous préparer à l'assaut de ce soir, choisissons un « cagnard » au creux de la roche, et, en attendant le déclin du soleil,

— Couchons-nous sur la terre et dormons.

5 heures ! L'hôtesse nous offre une couverture, car il fera froid là-haut.

Le sentier du Tartagine s'ouvre à notre gauche sur un pont de bois ; le mulet, figé sur la route, résiste à nos exhortations ; nous construisons un sentier vers le torrent, et l'animal consent, benévole, à passer à gué : nous sommes sauvés.

L'ascension débute à travers une gorge d'une sauvagerie extraordinaire ; les rocs sont évidés, troués, dentelés en une variété inouïe ; l'étrangeté de leurs découpures, les jeux de la lumière, les gradations des teintes de la végétation, tout anime le spectacle qui se termine à la forêt de pins.

Alors, longtemps, longtemps nous montons vers Tartagine, dans l'ombre croissante et le silence introublé, tandis que le soleil colore les sommets de plus en plus rougeâtres ; et les lacets succèdent aux lacets, interminablement.

Nous surgissons à la lumière mourante du jour, parmi les pins énormes et rares, sur les pâturages maigres des altitudes, devant la porte géante encadrée par le Capu a u Dente et le Monte Corona ; nous luttons de vitesse avec la nuit montante ; le ravin nous indique une source, et la source une bergerie inhabitée.

Mulet et cheval sont clos dans un abri circulaire de pierres entassées ; nous consommons un frugal repas de fromage et de pain et nous buvons à la source. Le guide allume du feu à l'entrée de l'abri et siffle toujours paisiblement.

Enroulés dans nos couvertures, nous cherchons le sommeil...



Cucavera, Capronale, Filosorma, Bonifate, Tartagine, noms mystérieux et chantants, aux syllabes musicales, évoquant les paysages des contes de fées, vos forêts sont peut-être peuplées de nains malins, de Belles au bois dormant et de Princes à leur recherche ; sans doute, rencontrerions-nous le Petit Poucet et l'Ogre parmi vos futaies égayées par les chants de l'Oiseau Bleu.

Les hommes ne fréquentent pas vos parages, et nous ac-

cordons une vie et des pensées à vos roches, à vos sources, à toute votre nature végétale; et nous voudrions participer à vos peines, à vos joies et à vos mélancolies, à vos épanchements, et nous mêler à vos mystérieux colloques.

Nous reposons, l'esprit peuplé de vos souvenirs, au pied de vos monts escarpés et neigeux, sous le dôme de jais de votre ciel piqué d'étoiles.

Bercez nos rêves au souffle puissant et rythmique de vos forêts:

Cucavera, Capronale, Filosorma, Bonifate, Tartagine.....

EDOUARD HERMENT.

## Les Pêches maritimes en Corse

### II

Les filets dont les pêcheurs font usage en Corse sont de trois sortes: filets flottants, fixes et trainants.

I. — Les *filets flottants* ne descendent jamais au fond de la mer; on les laisse dériver au gré du vent, des courants et des vagues. Seul, le *sardinal* est employé: c'est un filet de huit cents mailles de 0 m. 015 se composant ordinairement de quatre pièces de cent mètres chacune.

La pêche se pratique à un mille ou deux environ de la côte et dure du mois d'avril au mois de juillet. Avec le *sardinal*, on pêche l'anchois et la sardine.

II. — Les *filets fixes*, aussitôt calés (décret du 19 octobre 1859), doivent rester en place. On les maintient avec des piquets, de grosses pierres ou des poids.

On emploie cinq sortes de filets fixes:

1° La *battude* ou *sautat* forme nappe simple et sert presque uniquement à la pêche des poissons des étangs. Cependant, au commencement du printemps, lorsque les mulets ne sont plus engourdis par le froid, ils s'échappent en sautant par-dessus les filets. Pour obvier à cet inconvénient, on a soin d'adapter à la ralingue supérieure de la nappe formant l'enceinte un second filet qui mesure 1 m. 50 de largeur environ. De la sorte, les poissons qui veulent s'échapper sont retenus et capturés. On pratique ainsi la pêche à la *sautade*.

2° La *réclare*, comme le filet précédent, est à nappe simple; il s'en distingue par sa moindre hauteur. Il est employé, à la

fois, à la pêche, à la côte et sur l'étang. Il ne doit pas séjourner trop longtemps dans l'eau. Avec ce filet, on prend des oblades, des loups, des pageaux marbrés et les diverses espèces de sargues.

3° La *boguère* est calée non loin du rivage et par un fond de 18 mètres au plus. On la dispose sur les plages, les prairies algueuses et les rochers du littoral. On capture ainsi des poissons de roche et pélagiques, maquereaux, saurels, bonites, bogues, etc.

4° Le *tramail*, *trémil* ou *thys*, est formé de trois rets superposés, ayant chacun de 32 à 33 mètres de longueur sur 1 m. 50 de hauteur.

5° Les *pantannes* ou *trabacs* sont de petits filets uniquement consacrés à la pêche des anguilles dans les étangs au moment où elle est ouverte, c'est-à-dire au commencement d'octobre jusqu'à la fin de janvier.

III. — Les *filets traînants* sont calés au fond de la mer au moyen de poids, mais au lieu de les laisser en place on les promène de tous les côtés. On utilise quatre sortes de filets traînants :

1° Le *bœuf*, filet formé d'une poche à laquelle sont adaptées deux ailes. Ce filet est traîné par deux bateaux à voile ou à vapeur qui se meuvent parallèlement.

On ne peut les caler qu'à une profondeur de 25 mètres au moins et une demi-heure avant le lever du soleil ; ils doivent être tirés une demi-heure après son coucher. Cette pêche est suspendue en avril, mai et juin.

Elle permet de capturer les poissons suivants : rougets, trigles, picarels, jarets, pageaux et toutes les espèces fréquentant les fonds sous-marins sur lesquels le filet est traîné.

2° Les autres filets traînants sont des sortes d'*eissaugues* employés spécialement en Corse où ils portent les noms de *sciabicottu di piaghia*, de *sciabicutellu*, de *sciabicottu*. Ces petits filets traînants ne sont pas d'un grand rapport et n'exigent la présence que de trois ou quatre pêcheurs. Le premier de ces filets se cale près du rivage et peut capturer des saurels, des loups, des ombrines et des poissons plats : soles et raies.

Il existait, autrefois, à Calvi, à Portu-Vecchiu, à Proprianu et dans le golfe de Ventilègne, près de Bonifacio, de grandes enceintes de filets et de pieux plantés en mer pour la pêche du thon : les *madragues*. Mais, depuis que ce poisson est devenu moins abondant dans les eaux de la Corse, ces enceintes, devenant inutiles, ont été supprimées.

D'autres engins de pêche ne se voient que dans les étangs



de Biguglia et Diana. Ce sont des enceintes triangulaires nommées *bordigues*, formées avec des claies au voisinage de la mer. Là, les poissons viennent se prendre dans des sortes de souricières d'où ils ne peuvent plus sortir.

Les bordigues sont démontées en février et installées à nouveau en mai.

Ces engins sont d'un rapport qui est d'autant plus appréciable qu'ils permettent de capturer des poissons sans aucun effort.

La *palangre* est une longue corde — de 350 mètres environ — à laquelle sont attachées, de trois mètres en trois mètres, plusieurs lignes plus fixes terminées par un gros hameçon. Elle est calée au fond de la mer, le jour et la nuit.

La palangre de jour est calée sur des fonds de 20 à 100 mètres. On l'amorce avec des athérines, des mysis, du poulpe ou de la seiche. Elle permet de capturer : pageaux, serrans, labres, dentés, sargues, raies, trilles et petits squales.

La palangre de nuit est amorcée avec des petits poissons : picarels, oblades, mendoles. Elle rapporte principalement des congres et des murènes. On la cale, près des côtes, à de faibles profondeurs.

La pêche à la palangre est tolérée pendant toute l'année, sauf dans les étangs, où elle n'est autorisée que du 1<sup>er</sup> juillet au 1<sup>er</sup> mars.

La *palangrotte* est une petite palangre longue de 60 brasses environ portant, à l'une de ses extrémités, de trois à cinq hameçons, montée sur crin de Florence et terminée par un plomb pesant de 30 à 40 grammes. La ligne elle-même est en chanvre, en soie ou en crin de cheval. Le poil de la queue de cheval est préféré par les pêcheurs, attendu qu'il rend la ligne moins lourde, parce qu'elle ne se gonfle pas dans la mer, se conserve mieux et permet de mieux sentir lorsque le poisson mord. Les pêcheurs corses savent fort bien tresser des lignes avec des poils de la queue de cheval.

Cette pêche, qui se pratique sur une barque, est fort intéressante et permet de prendre de nombreuses espèces de poissons : serrans, labres, girelles, exocets, sargues vives, petits bars, pageaux, et quelquefois, mais rarement, des baudroies.

Il m'est arrivé de pêcher, dans ma journée, dans le golfe de Bastia, jusqu'à quarante livres de poissons. Cette pêche est surtout captivante lorsqu'on tombe sur un banc.

La pêche à la palangre et à la palangrotte est aujourd'hui délaissée par les professionnels, parce que, en général, elle est peu productive. Elle n'est plus pratiquée que par les amateurs.

Enfin, les *paniers*, *jambins* ou *gireliers*, amorcés avec du

poulpe grillé, des poissons pourris, des coques ou des oursins écrasés, et entourés d'algues marines, sont déposés la nuit près des côtes, dans les fonds de rochers, d'algues et même de sable, et permettent de capturer de nombreuses espèces de poissons et des crustacés : langoustes et homards.

La pêche à la traine, à la gaule, à la ligne morte, intéresse surtout l'amateur et, d'une manière générale, ne permet pas au professionnel de gagner sa vie.

Au Cap Corse, les pêcheurs capturent à la traine des dentés, mais leurs lignes sont terminées par du fil de fer sur lequel est attaché un gros hameçon. Ce poisson, en effet, possède une redoutable mâchoire armée de dents puissantes qui tranchent les lignes en chanvre.



Je ne veux pas terminer cette étude sans parler d'un filet flottant qui permet de prendre de grandes quantités de poissons pélagiques. Il est très employé en Italie par les Napolitains, les Siciliens et les Sardes, et a été introduit en Algérie. Il se nomme *lamparo*.

M. Lecacheux, l'administrateur du quartier d'Ajaccio, se rendant compte du faible rendement de la pêche en Corse, l'a fait expérimenter dans l'île.

Le *lamparo*, d'après M. Henri de Fleurey (3), se compose de deux ailes reliées par une nappe dont les mailles sont fixes et très résistantes. Lorsque la pêche est terminée, il prend la forme d'une immense cuvette, dans laquelle le poisson est prisonnier. La nappe est fabriquée en fils de lin, les ailes en chanvre.

Ses caractéristiques sont les suivantes :

Longueur de la ralingue supérieure.....	180 mètres.
Longueur de la ralingue inférieure.....	120 —
Hauteur des ailes à l'entrée de la poche...	15 —
Lest par mètre courant de la ralingue inférieure: 50 à 60 grammes.	

Les mailles ont 0 m. 001 de dimensions dans la poche, et successivement de 0 m. 040, 0 m. 050, 0 m. 120, 0 m. 250, 0 m. 400, à mesure que l'on se rapproche des ailes.

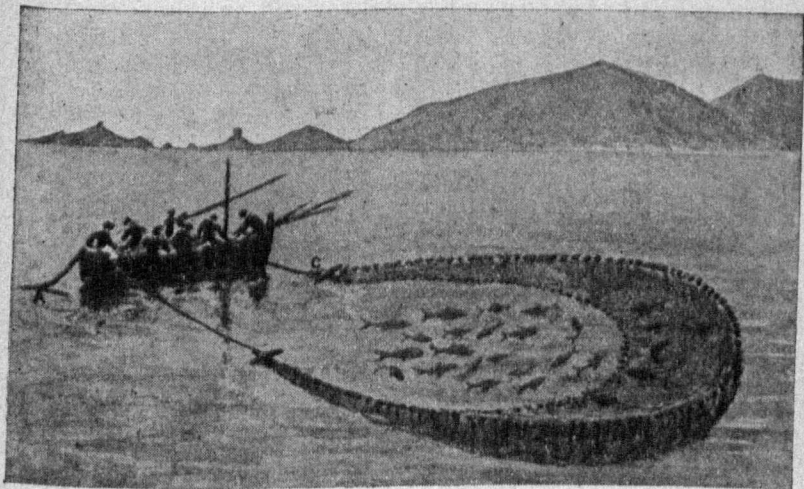
Le *lamparo* ne doit être utilisé que pour la pêche des poissons pélagiques; on le cale loin des filets des autres pêcheurs; la distance minimum a été fixée à 300 mètres.

La pêche, avec cet engin, est surtout productive les nuits

---

(3) *La pêche au lamparo en Corse* (Bull. de la Société d'Océanographie de France).

sans lune, même par les temps couverts, lorsque la mer est calme. On obtient un rendement maximum lorsqu'on a recours à un foyer lumineux.



LA PÊCHE AU LAMPARO.  
(Manœuvre du filet.)

(Dessin de M. Lecacheux)

L'essai du *lamparo* a été autorisé, en Corse, par le décret du 21 novembre 1924, du 1<sup>er</sup> mai au 15 février. Mais l'emploi du foyer lumineux n'était toléré que pendant une période de trois mois, du 15 novembre au 15 février.

Il est à souhaiter que ce filet soit adopté dans tous les autres quartiers de la Corse (4).



Les poissons sont très prolifiques. Presque tous produisent des milliers d'œufs; le hareng en produit plus de 60.000 par an. Cependant, cette règle n'est pas générale. La grande roussette (*scyllium canicula*), par exemple, ne pond pas plus

(4) Mais une délégation de pêcheurs du littoral méditerranéen est allée, sous la conduite de quelques hommes politiques, protester auprès du Ministre des Travaux Publics contre l'emploi du lamparo qui inquiète leur profession. Elle a demandé que le décret du 4 juillet 1859 fut complété au plus tôt par la détermination des engins prohibés et leur saisie. Le Ministre, naturellement, a promis de leur donner satisfaction.

de deux œufs tous les quinze jours, et cela pendant une période de quatre ou cinq mois. Ils sont protégés par une sorte de capsule triangulaire de nature cornée, des quatre coins de laquelle partent quatre filaments en vrille que le poisson fixe soit aux feuilles d'un alcyonnaire, soit au tube d'un annélide sédentaire.

Mais les œufs de tous les poissons, paraît-il, n'éclosent pas hors du ventre de la femelle. L'émissole vulgaire (*mustelus vulgaris*) serait vivipare; elle donnerait naissance, d'octobre en novembre, à dix ou douze petits qui se développeraient dans l'abdomen. Si ce fait, constaté par quelques ichtyologues, est exact, on peut se demander de quelle façon se fait la fécondation chez le poisson; par accouplement ou, comme chez la grenouille et le crapaud, par émission du liquide fécondateur sur le ventre de la femelle?

Chez les reptiles eux-mêmes, la vipère est vivipare, car les œufs éclosent dans le ventre de la femelle, mais ici il y a accouplement.

D'une manière générale, les poissons déposent leurs œufs soit sur les algues, soit sur les roches sous-marines, soit sur les boues abyssales, soit sur des animaux sédentaires et les entourent d'une matière agglutinante qui leur permet d'être solidement fixés à leur support. Le mâle, ensuite, attiré par leur odeur, déverse sur eux le liquide fécondateur.

Cependant, chez certaines espèces, les choses ne se passent pas ainsi. Je citerai un poisson très connu: le rouget.

Les œufs du rouget sont projetés dans la mer, au crépuscule. Le mâle, alors, les féconde et les abandonne ensuite. Très légers, ils flottent à la surface des eaux, sont poussés vers le large par la brise de mer et entraînés, avec le neckton, par les courants. Là, ils se segmentent très rapidement et deviennent plus lourds. Dans la matinée, la brise de terre les rejette vers la côte, où ils cessent de flotter et n'obéissent plus à l'action du vent. Ils éclosent et donnent naissance à de petits rougets à la livrée d'un bleu azur qui vont se mêler au plancton, à plusieurs milles au large. Plus tard, lorsqu'ils ont atteint leur complet développement, ceux qui ont échappé à la voracité des poissons pélagiques, ou à d'autres ennemis, gagnent les roches sous-marines de la côte jusqu'au moment où les bourrasques automnales les chassent dans les grands fonds.

Chez les poissons, l'instinct de la protection de la famille n'existe pas. Après avoir déposé ses œufs, la femelle les abandonne, sans défense, aux nombreux ennemis qui en font leur proie.

Mais ici encore on a signalé quelques exceptions; ainsi,



l'émissole vulgaire protégerait ses petits en les abritant sous ses nageoires pectorales, fait déjà constaté par Aristote et confirmé par Rondelet et le docteur Moreau.

Le *chromis pater familias* du lac de Tibériade, au dire du docteur Lortet, abriterait dans sa bouche sa progéniture; d'autres poissons la tiendraient enfermée dans des poches de l'abdomen adaptées à cet usage.

Mais ce sont là exceptions, et l'on peut dire que les œufs des poissons, ceux des mollusques, des crustacés et des échinodermes marins, s'ils venaient tous à terme, finiraient par encombrer la mer et les animaux ne pourraient y vivre. La plupart des œufs, de même que les jeunes poissons, sont la proie des animaux rapaces.

Mieux que la terre, la mer est un champ de bataille où la lutte pour la vie est formidable, où, de jour et de nuit, poissons, mollusques, crustacés, mammifères marins se livrent une guerre sans merci.

La baudroie, dissimulée sous les algues de mer, pêche les petits poissons qui viennent se prendre aux hameçons truqués de la ligne qu'elle porte sur la tête et les engloutit dans son énorme bouche. Des recherches récentes ont fait connaître que ce carnassier de la mer avale aussi des oiseaux.

La baleine balaie la mer de ses fanons et refoule ainsi les petits poissons dans son étroit gosier. Le requin, avec sa triple rangée de lames de rasoir qui arment sa formidable gueule, déchire les proies vivantes qu'il trouve sur son passage et les engloutit. Les marsouins de nos côtes détruisent les poissons pélagiques comme ceux de roche et les happent dans les filets où ils sont prisonniers.

Le même cri d'alarme a été poussé en Corse par M. Tito de Caraffa qui a constaté, et je l'ai constaté moi-même, que, sur la côte orientale, le poisson de roche a diminué considérablement. Sur le banc sous-marin du golfe de Bastia, en mai et juin, on pêchait autrefois de grandes quantités de pageaux; aujourd'hui, ils sont devenus rares.

Le thon lui-même se montre plus rarement dans ces parages; cependant, il n'a pas déserté les rivages de l'Italie; et l'on peut s'en demander la raison.

La disparition du poisson de roche, à vrai dire, tient à diverses causes: l'usage de filets trainants qui raclent les fonds arrachent les algues qui supportent les œufs; la présence des marsouins si abondants sur nos côtes et surtout la pêche à la dynamite qui détruit poissons et œufs bien loin autour de la cartouche qui fait explosion.

Quant à la pénurie de certains poissons migrateurs, thon par exemple, il serait difficile d'en indiquer les causes.

Mais, heureusement, les poissons pélagiques sont encore très nombreux en Corse et leur pêche peut non seulement nourrir la population, mais encore son surplus peut être expédié sur le continent. La pêche, à n'en pas douter, est pour l'île une source de revenus.

Cependant, telle qu'elle se pratique de nos jours, demeurée, pour ainsi dire, à l'état primitif, elle n'est pas suffisamment productive. Il a fallu l'initiative de M. Lecacheux pour faire adopter, à Ajaccio, le *lamparo*, ce filet italien qui rend de si grands services, qu'il est à souhaiter qu'il soit adopté dans toutes les pêcheries de Corse.

Certaines espèces de mollusques, de crustacés marins et d'échinodermes se défendent en se renfermant dans des forteresses de pierre ou en se revêtant d'une armure résistante, ou bien encore en se hérissant de piquants. Seules, leurs larves, tout imprégnées de vitellus évolutif, voguent à travers les océans, servant de nourriture aux animaux de proie et celles qui échappent à la mort viennent se fixer sur des rochers ou dans des asiles que les hommes connaissent et savent exploiter. Telle est, en quelques mots, la vie dans les mers.



Bien des gens s'imaginent que la mer est un réservoir inépuisable. Il n'en est pas ainsi: les poissons et les mammifères marins, comme le gibier, ont leurs lieux de prédilection. Et puis, dans la lutte qui se livre partout dans les eaux marines, il peut arriver que telle espèce, moins bien armée que les autres, succombe, détruite par une espèce plus forte ou par des engins de pêche. Les baleines ne se rencontrent plus qu'aux alentours du pôle nord; les dugongs et les lamantins deviennent de plus en plus rares; les morses et les otaries ne tarderont pas à disparaître.

Peu d'années avant la guerre, un cri d'alarme se faisait entendre en France, où l'on constatait que, dans la mer du Nord, le poisson diminuait tous les jours, l'aiglefin et le carrelet y étaient plus petits, la sole et le turbot moins abondants. Seuls, les poissons pélagiques y sont aussi nombreux que dans le passé.

Pendant longtemps, la Corse, oubliée, a été livrée à son triste sort. Le progrès, depuis la guerre, commence à s'y faire sentir; mais l'existence reste dure pour le travailleur; découragé, il fuit sa terre pour chercher refuge sur le continent ou aux colonies.

L'Italie a profité de cet état de choses pour faire une active propagande en sa faveur, dans l'espoir que la Corse, un jour, se tournerait vers elle.

Nous, Corses et Français, nous demandons à la mère patrie de s'intéresser davantage à nous, de prendre au sérieux nos revendications et de rendre effectives les suggestions des commissions parlementaires qu'on nous envoie.

Voilà pourquoi, en terminant cette étude, je formule le vœu qu'un prochain *Congrès national des pêches et industries maritimes* se tienne en Corse, à Bastia ou à Ajaccio. La France montrerait ainsi que, contrairement à ce qu'affirme l'Italie, elle s'intéresse à l'*Ile de beauté*. CL. CARABIN.

ERRATA. — P. 126, 15<sup>e</sup> ligne: *préparation*, non réparation; — p. 128, 17<sup>e</sup> lig.: *esquissés*, non esquissées; — p. 129, 10<sup>e</sup> lig.: *trigle*, non triple; 19<sup>e</sup> lig.: *sargue charax*, non pagre charax; 20<sup>e</sup> lig.: *denté*, non dente; 32<sup>e</sup> lig.: *bothus*, non lothus; — p. 130, 14<sup>e</sup> lig.: *pélagiques*, non pélasgiques.

## LE SCRUTIN D'ARRONDISSEMENT

### et les " découpages "

Il nous paraît intéressant, au lendemain de la bataille parlementaire qui vient de se terminer par la victoire du principe majoritaire et uninominal sur le principe proportionnel et sur celui de la liste, d'examiner la répercussion de la réforme en ce qui concerne la Corse.

Nous indiquons, plus loin, le détail des changements subis, dans l'histoire électorale de la Corse, par les diverses circonscriptions législatives. Notre exposé ne commence qu'à 1817, la représentation de notre département ayant été plus ou moins suspendue (à cause de la difficulté des communications) pendant toute la période du Premier Empire.

Qu'il nous suffise de savoir, pour l'instant, que le nombre des députés de la Corse a varié entre un (de 1817 à 1831, de 1851 à 1857), deux (de 1831 à 1848, de 1857 à 1870), quatre (de 1885 à 1889, de 1924 à 1928) et cinq (de 1875 à 1885, de 1889 à 1924).

En 1848, en 1849 et en 1871, sous le régime de l'assemblée unique, le nombre des députés corses, forcément très supérieur, puisque ces assemblées ont eu jusqu'à 800 membres, a été de 6 et 5 représentants.

En somme, et contrairement à ce qu'on pourrait croire, le chiffre de 5 députés a été, pour ainsi dire, exceptionnel dans le passé législatif de la Corse, et encore n'en a-t-il été ainsi que parce qu'il fut décidé, en 1889, de faire correspondre exactement le nombre des députés à celui des arrondissements administratifs.

Mais, auparavant, et bien que le scrutin uninominal ait été la règle pendant un siècle et quart (sauf aux élections de 1848, 1849, 1871, 1885 et à l'époque de la « proportionnelle » : 1919 et 1924), on a toujours eu, en Corse, moins de députés que d'arrondissements.

C'est dire, en somme, qu'on a toujours été forcé de pratiquer « le découpage » et que ce découpage a fréquemment varié.

On verra plus loin qu'il a été souvent plus singulier encore que celui de 1927.

La loi électorale nouvelle a fixé le nombre des députés de la Corse à 4, ce qui paraît justifié par le double fait : 1° que la Corse n'a que 290.000 habitants ; 2° qu'elle n'a plus, depuis la réforme administrative de 1926, que 4 arrondissements.

Le projet du Gouvernement, dit projet Sarraut, en avait institué 5, parce que son principe était de faire coïncider les divisions administratives nouvelles et les circonscriptions électorales, et de dédoubler la circonscription électorale quand la population de l'arrondissement dépassait 100.000 habitants.

L'actuel arrondissement de Bastia en comportant 106.000, il était prévu, pour lui, 2 députés, et c'est ainsi que se posa, pour la première fois, depuis 1870, la nécessité d'un « découpage ».

Le découpage du projet Sarraut n'était pas, à la vérité, très heureux : une circonscription dite *de Bastia*, avec le Cap, la Ville, une partie du Nebbiu et Borgu, et une autre, dite *de Calvi*, embrassant horizontalement toute la Balagne, Lama, Santu Pietru, redescendant sur Campitellu et sur Campile et remontant englober La Porta, Peru, San Nicoalo, Cervione et Vescovatu.

Ce découpage, assez discutable du double point de vue de la géographie et de l'histoire, donna lieu à des protestations et à des polémiques.

Dans sa session d'avril 1927, le Conseil général de la Corse, sur la proposition de M. Tollinchi, émit, à la majorité de 22 voix contre 11, le vœu que les anciennes circonscriptions électorales demeuraient intactes.

Vœu impossible à satisfaire, puisque, dès le début de ses travaux, la Commission du suffrage universel de la Chambre se prononça contre le projet dit Soulier (qui tendait au rétablissement pour toute la France des arrondissements électoraux traditionnels) et décida qu'aucune circonscription ne serait inférieure à une population de 40.000 habitants (sauf dans les départements où le minimum de 3 députés l'exigerait logiquement, comme la Lozère ou les Basses-Alpes).



L'ancien arrondissement de Calvi n'ayant que 22.000 habitants, force était donc ou de revenir au projet Sarraut ou de fondre Calvi dans un ou plusieurs arrondissements voisins, de façon à répartir la Corse entre 4 députés.

La Commission opina pour la seconde solution, mais de longues discussions s'élevèrent sur la répartition et l'affectation des cantons.

Finalement, elle crut pouvoir faire une sorte de cote mal taillée entre les divers systèmes préconisés par les représentants de la Corse, et elle adopta un « découpage » dont le caractère artificiel et quelque peu insolite est difficilement niable :

L'arrondissement de Bastia gagne, à l'Ouest, quatre cantons de la Balagne, et perd, au Sud, six cantons qui passent à celui de Corte (Campile, Vescovatu, La Porta, Peru-Casevecchie, San Nicolaù, Cervione).

L'arrondissement d'Ajaccio reçoit Calvi et Calenzana.

On sait que M. Piétri, député de la Corse, d'ailleurs adversaire déclaré du scrutin d'arrondissement, critiqua avec véhémence, à la tribune, l'œuvre de la Commission du suffrage universel, et qu'un débat assez vif s'engagea à ce propos entre certains Commissaires et lui.

Nous ne saurions prendre parti dans cette querelle, mais, imbus que nous sommes dans cette Revue de toutes les traditions historiques de la Corse, il nous sera permis de déplorer qu'on ait préféré à des formules de découpage qui ne mutilaient aucun des arrondissements actuels et qui se bornaient à leur rattacher les cantons de l'arrondissement disparu de Calvi une formule qui, sans nécessité, taillade le pays bastiais et le prive de six cantons qui lui ont toujours appartenu.



### Notes et Documents

La loi du 5 février 1817, établissant le scrutin de liste, donne à la Corse un seul député.

Celle du 17 avril 1820, qui augmente la représentation nationale et combine le scrutin de liste avec le scrutin d'arrondissement, ne voit pas croître, cependant, le nombre des députés de la Corse sous le régime de cette loi ; dans chaque département, en principe du moins, certains députés étaient élus à la liste, d'autres à l'arrondissement. Comme, d'autre part, le nombre des députés était conditionné par celui des électeurs inscrits, la Corse, pays pauvre, ayant peu d'électeurs censitaires, fut un des très rares départements, peut-être même le seul, à n'avoir qu'un représentant.

Après la Révolution de juillet, la loi du 19 avril 1831 supprime le scrutin de liste. La Corse est divisée en deux arrondissements électoraux ayant chacun un député: 1° Ajaccio-Sartène; 2° Bastia-Calvi-Corte.

La Révolution de 1848 institue le suffrage universel, mais revient, par la loi du 5 mars 1848, au scrutin de liste. La Corse a six députés. Ce chiffre est réduit à cinq l'année suivante par la loi du 16 juin 1849, maintenant toujours le scrutin de liste.

Le scrutin d'arrondissement est rétabli le 2 février 1851. La Corse forme *un seul* arrondissement électoral avec un député. Les circonscriptions électorales peuvent être revisées *tous les cinq ans* par le pouvoir exécutif, qui ne manque pas, à chaque période quinquennale, d'user de ce droit. Le 31 mai 1857, la Corse est divisée en deux arrondissements électoraux avec chacun un député, division qui, du moins quant au chiffre de deux arrondissements, durera jusqu'au 4 septembre.

En 1857, la première circonscription comprend la totalité des arrondissements administratifs d'Ajaccio-Calvi et Sartène, plus deux cantons de Corte (Vezzani et Prunelli). Il est à retenir qu'à cette époque, la Corse n'avait que 61 cantons, celui de Ghisoni n'existait pas. Les communes du futur canton de Ghisoni faisaient, les unes partie de Prunelli, les autres de Vezzani.

En tout cas, le découpage de 1857 n'a rien à envier à celui de 1927. On semble, sous l'Empire, s'être vivement préoccupé de tailler des circonscriptions aux candidats officiels.

Vezzani, canton essentiellement gaviniste à l'époque, étant gênant pour le candidat de l'Empereur dans la circonscription Bastia-Corte, on l'agrége à Ajaccio-Sartène.

La Balagne, région également gaviniste, est redoutée par le candidat officiel du Nord: on opère comme pour Vezzani, partant sans doute de cette idée juste que la Balagne et Vezzani rattachés au Sud voteront plus facilement, n'étant plus tenus par leurs attaches, pour Abbatucci, très grosse personnalité, non pour Bartoli, qui leur est inconnu et qui n'a, pour le soutenir, que le sénateur Piétri.

Quant au canton de Prunelli, il ne faut pas oublier qu'il est peuplé par des gens originaires de Zicavu, lesquels se sont répandus sur tout l'arrondissement de Sartène et sur cette partie de Corte.

Le canton de Prunelli est composé de familles, toutes zicavaïses d'origine, sur lesquelles les Abbatucci exercent une réelle action.

Ce découpage n'a-t-il pas donné en 1857 les résultats escomptés? En tout cas, on le modifie le 29 décembre 1862.

Vezzani et Prunelli sont réintégrés dans la circonscription Bastia-Corte, mais on distrait de celle-ci : Lama, Oletta, Saint-Florent et Santu Pietru, qui sont rattachés à la première circonscription Ajaccio-Calvi-Sartène. Quant au canton de Muratu, qui se trouve dorénavant enclavé dans la circonscription Sud, il n'en continue pas moins à faire partie de celle de Bastia-Corte.

Le 28 décembre 1867, nouveau changement. Cette fois, on a renoncé à distraire ces cantons de leur arrondissement administratif pour les accoler à d'autres circonscriptions électorales que celles dont ils devaient normalement faire partie.

La première circonscription comprend tous les arrondissements d'Ajaccio, Calvi et Sartène. La seconde, ceux de Bastia et Corte. Certes, il serait plus logique que la Balagne fit partie de Bastia; mais, enfin, on a renoncé aux découpages vraiment déconcertants de 1857 et surtout de 1862.

Le 31 janvier 1871 voit réapparaître le scrutin de liste par application de la loi de 1849. La Corse a cinq députés. Elle en conserve le même nombre avec le scrutin d'arrondissement, le 30 novembre 1875.

La loi du 16 juin 1885, rétablissant le scrutin de liste, ne lui en laisse que quatre.

Elle en a à nouveau cinq le 13 février 1889 avec le scrutin d'arrondissement, cinq de 1919 à 1924 et quatre le 11 mai 1924.

## BIBLIOGRAPHIE

**Un roman sur le roi Théodore** (deuxième partie). — VIII. *La Vierge de bronze et le flacon de cristal*. — Vannina a été vue s'emparant du mouchoir qui bandait les yeux du condamné et l'emportant comme une relique. Elle l'a placé aux pieds de la petite Vierge de bronze dont elle ne se sépare jamais. Au roi qui lui en demande compte sévèrement, elle fournit d'étranges explications: N'est-elle pas, misérable femme, complice elle-même de la trahison? Un vase d'impureté tendu par le démon à l'ignoble soif des mâles? Désirée violemment par Luccioni, celui-ci n'a trahi que pour se la faire donner par Gênes (1). Aussi est-ce dans un couvent qu'elle veut enfouir sa fatale beauté... C'est à grand'peine que Théodore par-

(1) Dans la réalité (v. l'ouvrage de l'abbé Le Glay, p. 77), ce fut pour trente sequins — les trente deniers de la Bible — que Luccioni, nouveau Judas, trahit son pays et livra à l'ennemi Portu-Vecchiu.

vient à rassurer sa conscience; sa place est à l'armée, son devoir est de combattre pour la patrie. Elle finit par en convenir et va rejoindre son cousin Luc d'Ornano.

Resté seul et livré à ses réflexions, Théodore en vient à se demander si cette haine réciproque de Luccioni et de Ruffino, si la dénonciation du traître par le second ne seraient pas motivées par la jalousie, par l'ambition commune d'avoir Vannina? Dans ce cas, il faudrait aviser et peut-être supprimer discrètement ce dernier.

Puis le roi se souvient du flacon de cristal que lui remit autrefois Nathan Rosenroth. Il le prend et en considère longuement le contenu. Du fond de sa vie morte, il voit s'avancer le vieux juif d'Amsterdam qui lui prédit la royauté et lui fit don, le jour de son initiation, de la mystérieuse liqueur, en lui en révélant le pouvoir redoutable. Elle permet de lire l'avenir, mais une seule fois seulement.

Alors, faut-il attendre, ou connaître immédiatement son destin? Enigme cruelle qui le fait longtemps hésiter et finalement s'abstenir.

IX. *Cécile de Champigny*. — En Corse, les chances de la monarchie augmentent. Dans les diverses provinces le recrutement progresse pour les troupes royales et quant au siège de Bastia, pour peu qu'il continue, la famine et l'émeute amèneront la capitulation.

Tout cela met en bonne humeur Sa Majesté, mais le meilleur encore est l'annonce du débarquement à Aleria d'une gracieuse étrangère. C'est Cécile de Champigny, l'amie des mauvais jours, qui va devenir la favorite du souverain de Corse (2).

Pour le public et pour sauvegarder les apparences, elle sera l'envoyée secrète du roi de France, un diplomate en jupons, dont le ministre Chauvelin aura recommandé à Louis XV d'utiliser la finesse.

Passons sur les effusions de la rencontre, sur la fringale d'amour « du bon Toto » qui transgresse sans vergogne le sixième commandement et les recommandations formelles de la Kabbale. Mais tout à une fin et on songe involontairement à la célèbre gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle: « le carquois épuisé ». Des heures plus sérieuses succèdent aux premiers transports et la spirituelle Présidente ne refuse pas sa collaboration littéraire pour répondre au factum de Gènes sur le roi Théodore, essayant de le tuer par le ridicule. Le roi et son amie en rédigent un autre qui mettra les rieurs de leur côté.

La fin du chapitre a trait au voyage que Théodore, intéressé à se montrer aux populations, entreprend dans le Nebbiu et la Balagne. Bien en selle, cuirassé d'or, drapé d'écarlate, il donne le signal du départ sous les yeux de la tendre Champigny qui ne peut se retenir de lui glisser « comme viatique » une bourse passablement lourde.

Nous n'avons pas insisté sur certains passages qui ne sont pas précisément pour les jeunes filles, mais, comme le dit l'*Echo Touristique*, « cela peut charmer les amateurs de romans d'aventures bons à lire en voyage ».

X. *Contrariétés*. — De Montemaggiore, choisi comme quartier

---

(2) Il a existé, en effet, une M<sup>me</sup> de Champigny, habitant Paris, avec qui Théodore fut en rapports assez suivis et échangea des lettres fort tendres, mais il serait téméraire de préciser la nature des relations de cette dame avec l'aventurier. (V. l'ouvrage de Le Glay, p. 111 et 227.)



général, Théodore se tient en relations avec ses lieutenants : Arrighi qui remplace Paoli devant Bastia ; Costa, le Vice-roi, à qui incombe la tâche de réduire San-Pellegrinu ; Luc d'Ornano et sa cousine qui font une guerre de partisans en territoire cinarchese ; enfin, Giafferi et Paoli qui font de grandes tournées de recrutement. Le roi, tout à sa tâche, oublie l'amour. La vie des camps le détourne de la volupté, mais cela ne fait pas le compte de sa maîtresse qui s'ennuie à mourir dans sa solitude et réclame instamment le droit de rejoindre le souverain de son cœur.

Celui-ci, pour le moment, ne pense qu'à s'emparer de Calenzana d'abord, de Calvi ensuite. Mais le manque d'entente et de discipline chez les Corses occasionne bientôt des échecs. L'argent manque et il est impossible de battre monnaie, de payer les soldats, qui alors désertent, de renouveler les munitions. Le moral du roi s'affaiblit et une crise de santé le fait même supposer possédé du démon.

Pour comble de malheur, un des principaux chefs, Giafferi, l'abandonne, emmenant ses hommes, et quand Théodore arrive devant Corte, il s'en voit refuser l'entrée.

S'il faut en déconcreter, aura-t-il des forces suffisantes pour réduire à l'obéissance Arrighi et son fief rebelle ? C'est cependant ce qui va avoir lieu devant la belle madame de Champigny qui, n'y tenant plus, est venue rejoindre son bien-aimé.

**XI. Mars et Vénus.** — Les soldats d'Arrighi ne l'emportaient sur ceux du roi ni en nombre ni en qualité, et Neuhof n'a pas à regretter d'avoir accepté le combat. Grâce à un opportun renfort de Costa, grâce à un incendie qui crée une utile diversion, grâce surtout au curé dont l'éloquence pacificatrice retourne les habitants, Théodore voit les portes de Corte s'ouvrir devant lui. Il s'installe dans la ville pendant que le chef révolté en sort. Madame de Champigny, elle aussi, fait son entrée, plus discrètement bien entendu, et comme l'écrivain tient à justifier le titre suggestif qu'il a donné à ce chapitre et à pimenter un peu son œuvre, il trouve le cas d'y ajouter quelques gaillardises.

Si cette victoire peu sanglante a fait fuir Arrighi, elle a, par contre, ramené au roi le rusé Paoli avec sa nombreuse clientèle de la Castagniccia. Sollicité par lui, par Costa qui demande Neuhof dans les pièges de l'Est, enfin par l'astucieuse Cécile qui, lasse d'un amant sensiblement fourbu, ne songe qu'à se rapprocher de la côte et à y guetter l'occasion de s'embarquer, Théodore, contre toute prudence, se laisse persuader de quitter Corte, le centre cependant et la vraie capitale de son royaume, et choisit le site délicieux d'Ampugnani. C'est là qu'il apprend l'assassinat, par des parents de Luccioni, d'un de ses meilleurs soutiens, le général Simon Fabiani, le chef populaire de la Balagne.

Gênes, enhardi par ce forfait qu'elle a payé (3), et par une sortie heureuse de la garnison de Bastia, exulte ; mais une homélie vengeresse du chanoine Orticoni : « le testament de Simon Fabiani », imprimé et répandu à profusion, enflamme tous les cœurs et fait affluer de nombreuses recrues. Des succès réels à l'Île-Rousse et en Cinarca consolident le gouvernement royal. Enfin, une lettre de Vannina, relatant les derniers événements militaires dans

(3) Des documents formels le prouvent. (Note de la rédaction.)

le Sud, lui donne rendez-vous à Sartène pour le début de septembre.

Cette missive de la vierge indomptable, qui semble enfin s'humaniser, vient à point pour calmer Théodore et panser sa blessure d'amour-propre. La belle Française est, en effet, arrivée à ses fins et s'est évadée de cette Corse dont les mœurs trop rudes froissaient sa délicatesse. Lançant la flèche du Parthe, elle a même laissé pour son ex-ami une lettre dont la piquante ironie irrite profondément ce dernier.

Nous allégerons ce long chapitre des détails de l'idylle manquée entre Théodore et une jeune bergère rencontrée en cours de route, pendant le voyage à Sartène. Episode historique, mais un peu long. La rustique et naïve jouvencelle est rouée de coups par son frère et il s'en faut de peu que le roi lui-même soit assommé. A grand-peine, Costa calme les fortes têtes, mais, comme il le dit, « le trône a été éclaboussé et c'est une page de son journal que sa conscience lui interdit d'écrire ».

XII. *La tragédie de Sartène.* — A peine remis des émotions de cette bagarre où il a risqué sa couronne et sa vie, le roi reprend sa dure randonnée dans une région désertique. A Sartène, malgré l'hommage respectueux du marquis Ruffino, il a l'impression d'un grand vassal avec lequel il lui faudra compter. Après son entrée solennelle, entretien particulier avec le bon chanoine Albertini, toujours optimiste, et qui se fait fort de dissuader Vannina de prendre le voile. D'ailleurs, toutes les prophéties concordent pour annoncer un second mariage du roi, quatorze ans après le premier, c'est-à-dire dans trois mois et demi.

Puis, c'est une visite à mademoiselle d'Ornano, qui a failli être tuée dans un combat récent, et à qui Ruffino a sauvé la vie. Plus que jamais, elle pense au cloître et il faut que le roi la chapitre de son côté (l'imprudent!), et fasse appel au patriotisme de la descendante de Sampieru, pour qu'elle semble se décider à renoncer au célibat sacré et à admettre une union avec celui que le ciel désignera pour sauver son pays.

Théodore, rassuré de ce côté, s'attarde à des règlements d'administration civile. Il fonde aussi l'ordre de la *Délivrance*. Attendant l'expiration du délai fixé par la jeune fille pour sa réponse définitive, il ajourne la reprise des hostilités et on commence à murmurer que le roi « n'est qu'un piètre capitaine ».

Le 2 octobre, une demi-heure avant la visite annoncée de Vannina, Ruffino insiste pour une audience immédiate et, une fois reçu, annonce, avec un respect affecté, son mariage pour le surlendemain et prie le roi de lui faire l'honneur d'y assister. Consentement bienveillant de celui-ci, à cent mille lieues de soupçonner la suite, et juste au moment où il s'informe du nom de la fiancée et où Vannina fait son entrée: « La voilà », dit Ruffino, en la désignant insolemment à Théodore? « Etes-vous ivre ou fou? », répond ce dernier, et, comme les deux hommes s'affrontent, la jeune fille se jette instinctivement entre eux.

Nous voici au point culminant de cette fiction, où les passions humaines déchainées sont habilement dépeintes par le romancier. Ce tragique entretien, même résumé, exigerait trop de développements. Bornons-nous à dire que Vannina était sincère dans sa répugnance pour le mariage et qu'il a fallu, pour vaincre ses scrupules, les exhortations combinées du chanoine et du souverain qui, certes, ne se doutaient pas pour qui ils travaillaient inconsciemment. De-

mandée par le marquis Ruffino à son oncle le cardinal d'Ornano (4), elle ne pouvait, après le consentement du chef de la famille, refuser le sien. En cela, elle n'a pas trahi le roi « à qui elle ne devait rien ».

Pour bien des lecteurs, ce dénouement sera une surprise et ce brusque abandon de soi-même par la jeune émule de « Madonna » Violante (l'énergique adversaire de Vincentello d'Istria en 1409) paraîtra invraisemblable. Mais le personnage étant tout d'imagination, les contradictions de caractère qu'on y trouvera ne seront pas des offenses à l'histoire.

A certains indices, Théodore reconnaît qu'il est à peu près prisonnier; cela ne l'empêche pas de ruminer sa vengeance et de donner des ordres secrets à son esclave tunisien Mohammed; mais le malheureux ne revient pas de sa sinistre mission et c'est, au contraire, Ruffino qui reparait le lendemain, vainqueur de la lutte mortelle. Narquois et impérieux, il dicte au roi les conditions auxquelles il se taira, et celui-ci les accepte avec résignation, au fond moins jaloux que honteux de sa défaite.

Dans un nouvel entretien avec Albertini, il reproche amèrement à son compagnon Rose-Croix son erreur, volontaire ou non, et le prêtre se disculpe. Cette dissertation sur la kabbale et l'astrologie, si ingénieuse et intéressante qu'elle soit, est trop longue pour trouver ici sa place.

Il en est de même pour le repas de noces, mortellement triste pour le roi et à peine moins pour les convives qui, pour la plupart, vont se remettre en campagne dès le lendemain avec Luc d'Ornano et le marquis Ruffino. Ici, curieux détails sur les droits maritaux de l'époque. N'insistons pas.

Plusieurs jours après, Théodore, que sa déception avait rendu fort malade et qui recommence seulement à s'occuper des affaires politiques, voit arriver Ruffino qui le met en demeure de prendre une décision. S'il veut rester roi, libre à lui, mais, comme il n'a plus de ressources, il lui faut aller les chercher à l'étranger. Ses amis et lui, assureront, pendant son absence, la conservation de son trône.

Nouvelle capitulation de Théodore qui, après avoir signé une proclamation et assuré l'interim, se met en route le lendemain et commence un vrai calvaire. Il lui faut, pendant huit jours, traverser l'île par un froid affreux que le pauvre fugitif supporte courageusement, rêvant déjà d'un retour triomphal.

A Solenzara, sous un habit ecclésiastique pour dépister les espions génois, il prend congé de ses derniers fidèles et avec Costa, courtisan du malheur, il prend passage sur une barque qui les déposera à Livourne.

\*\*

*Epilogue.* — Condensant son sujet, élaguant les aventures hors de l'île de son héros, les derniers sourires de la fortune, l'auteur nous transporte brusquement en Corse et à Londres, vingt ans après, et nous fait assister à la fin du drame. Une profonde tristesse se dégage de ce dernier chapitre, un des plus courts et peut-être le plus impressionnant.

---

(4) Le cardinal d'Ornano (François) a réellement existé. Il est cité par Colonna de Cesari Rocca dans son *Histoire généalogique de la Maison d'Ornano* (Paris, 1893). Mais pour les besoins de la cause, M. de Wech l'a fait vivre au XVIII<sup>e</sup> siècle. La vérité est que, créé par l'antipape Nicolas V en 1318, il fut, en cette qualité, excommunié par Jean XXII et se démit.

Le 11 décembre 1756, dans le pauvre village de Bocognanu, dont il n'est plus que le modeste curé, le brillant théologien qu'a été Albertini fait un retour mélancolique sur le passé. Par ordre de ses supérieurs, il a renoncé aux sciences magiques et sa vie s'achève dans l'humilité.

Mais il ne peut empêcher sa pensée de se retourner vers les compagnons d'autrefois; il songe au bon Costa, mort misérablement à Naples où il avait suivi Neuhof; à Ruffino tué dans une rencontre avec les Français; à Vannina, son épouse, réfugiée dans un couvent de Carmélites; à d'autres vieilliss ou disparus, et surtout à Théodore à qui les astres avaient prédit un si beau destin et comme femme une grande princesse.

Au fait, pourquoi tout cela ne s'est-il pas réalisé? Les calculs étaient-ils donc entachés d'erreur?

Longuement, patiemment, l'ancien Rose-Croix les refait une dernière fois. Remuer des souvenirs, ce n'est pas un péché. Il compare à l'horoscope royal tracé par Théodore ses propres dessins et, tout à coup, la lumière se fait; il se rend compte de l'erreur. Ses calculs étaient exacts, sauf sur un point, et s'appliquaient à un autre qui ne naîtra que le 15 août 1769; et le vieillard découragé, tremblant de froid et de fatigue, s'endort dans une dernière oraison: « Mon Dieu, murmure-t-il, ayez merci de notre bon roi Théodore ».....

A Londres, emprisonné pour dettes, le baron de Neuhof a bénéficié d'un bill le relâchant comme débiteur insolvable, moyennant l'abandon à ses créanciers « de tous ses biens présents et futurs ». C'est donc son royaume de Corse, son unique bien, qu'il a abandonné au profit de quelques négociants de la Cité.

Libéré du Banc du Roi, où du moins il avait du pain et un abri, remis dans la rue, le malheureux ne trouve un gîte que dans le quartier perdu de Soho, chez un pauvre tailleur hongrois qui le reçoit dévotement et lui offre, avec son taudis, des aliments et un lit. C'est là que, le troisième jour, miné par le chagrin et les privations, son vigoureux organisme complètement usé, l'ex-souverain s'éteint le 11 décembre 1756.

Mais dans ses derniers moments, quand il a senti venir la mort, il a réclamé le flacon magique qui cessait de l'effrayer, et il en a absorbé le contenu. Aussitôt, ses yeux se sont dessillés et il a tout compris: il s'était trompé, et « c'était comme si Jean-Baptiste s'était pris pour le Messie ». La destinée qu'il croyait sienne ne s'accomplira que dans treize ans, et le 15 août 1769 naîtra celui qui « régnera sur l'éternelle Rome » et qui mourra en exil comme lui.

Sa tête est ensuite retombée sur l'oreiller et au même moment, à Bocognanu, un souffle glacé s'est abattu sur les épaules du curé qui, tremblant et claquant des dents, récite l'office des morts.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

**U me paisolu**, de CARLU GIOVONI, petit in-8° de 92 pages, publié à Marseille, à l'imprimerie du Lariciu, par l'*Annu corsu*, sous la direction de Paul Arrighi. — C'est un recueil de poésies, en dialecte corse de l'Au delà des monts, qui contient du sentiment, du rythme, et qui classe M. Giovoni parmi nos meilleurs versificateurs. Je n'en veux pour preuve que: *Fior di rosa*, *Evisa*, *E campane*, *Scrianzata*, etc., qui attestent, entre dix, la variété de son talent. Tous nos lecteurs ratifieront ce jugement en lisant, par exemple, ces vers qui ont pour titre: *Ad una donna qumantata di neru*.



Tu ch'aghju sempre vistu ammantata di neru,  
 Marmaru vivu! O tu, faccia pallida e pura,  
 Occhj dolci, e lucenti, ma di luce oscura,  
 Comu a veghiosa fida a ù pede di l'altare,  
 Di a to bellezza, o donna, un si vede niente,  
 Solu u linneamentu alteru e scuturale  
 Di u to « sciallu » chi copre e vita e collu e spalle  
 E senu, e ti ni va' maestuosamente.  
 Ti sciolsi i bianchi bracci, o cirnea beltà,  
 Tu punisti u to capu in pettu a u to Signore,  
 E ti presi u to urgogliu e d'i to fianchi u fiore  
 O degna di fervore e di maternità!  
 Poni a to manu stanca in capu a to figliolu  
 Pegnu d'un solu amore e raghjion' di a to vita,  
 Priziosu e solu fior d'una rama sfurita,  
 Dolci e fieru com' un chi capisci u to dolu!

Je ne ferai à M. Giovoni qu'un seul reproche amical. Pourquoi ne pas se rallier totalement à l'unification orthographique proposée par les grammairiens compétents que sont MM. Arrighi et Bonifacio, directeurs de l'*Annu corsu*, sous le patronage desquels a été publié ce recueil? (1). N'est-ce pas aux bons écrivains à donner l'exemple? A part cela, nous nous rallions entièrement à la conclusion de la préface d'Arrighi: « Allez, aimables vers, dans votre savoureux idiome, apportez aux Corses un orgueil régionaliste de plus. Dites à nos frères de Provence que chez nous aussi on cultive pieusement la langue et les traditions ancestrales, et que la fleur de poésie, partout éclore sous la caresse des sentiments sincères, a un parfum spécial sur cette terre de Cynros, trop longtemps en friche et aujourd'hui en plein rendement printanier. »

**L'Ame corse**, nouveaux contes, légendes et vieux dictons de l'île de beauté; volume in-16 de 119 pages, imprimé chez Aubanel, à Avignon, par M. JEAN-MARC SALVADORI. — L'auteur, correspondant du *Petit Marseillais*, est un conteur alerte. Une première brochure, qui portait le même titre, avait déjà mérité ici même, dans un numéro de 1926, que nous le félicitions de l'art avec lequel il ressuscitait quelques-unes de nos légendes, en les expliquant. Un second volume vient donc de paraître; il confirme sa virtuosité et on le lit avec le même agrément que le premier. Peut-être quelques-uns de ses récits sont-ils le fruit de sa seule imagination. Ils paraissent en tout cas vraisemblables. La vivacité du style, l'exacte peinture des mœurs, le choix des images, d'une couleur bien locale, donnent à ce petit livre un intérêt tout à fait cynéen. L'auteur devra, dans une prochaine édition, corriger de trop nombreuses fautes dialectales.

**Une affaire de bandits.** — M. A. BOUDILLON, conservateur des hypothèques au Havre, qui fut un haut fonctionnaire de son administration en Corse et qui, à la suite de ce séjour, est devenu un admirateur et un panégyriste de notre pays, nous a aimablement communiqué quelques numéros de la revue le *Domaine*, dont il est un des principaux directeurs. Nous y relevons, sous sa plume, dans les n<sup>os</sup> 28 et 29, une histoire curieuse de banditisme, avec ce titre: « Un inspecteur peu banal au XIX<sup>e</sup> siècle ». Contrairement à tant

(1) Ces conseils orthographiques se trouvent dans plusieurs publications, et en particulier dans la *Lingua corsa*, revue que nous avons dirigée, et dans l'excellent livre de M. Bonifacio: *Frutti d'imbernu*, de la Biblioteca corsa, 1914: 6 francs.

de récits imaginaires ou romantiques, sortis de la seule imagination de leur auteur, celui-ci est rédigé d'après des documents de nos Archives départementales et surtout d'après la correspondance officielle des employés du Domaine. Il s'agit d'un inspecteur continental de l'Enregistrement qui profitait de la situation troublée de l'île, à l'époque où Miot essayait de réparer les fautes du Directoire, pour mettre en coupe réglée les populations, trop dociles quoi qu'on en dise. Pour s'approprier les recettes du Trésor, que ses receveurs lui avaient remises, cet inspecteur simula une attaque de bandits en pleine forêt des environs de Moltifao et écrivit qu'il avait été dépouillé. On le soupçonna, puis on convainquit de vol ce fonctionnaire qu'un supérieur hiérarchique traitait de « balayeur des rues venu du continent ». Il fut arrêté, expédié à Toulon, enfin révoqué. Petite histoire sans doute, mais exposée avec intérêt et suivant la méthode d'un bon historien, qui montre que les Corses n'eurent pas toujours tort de se plaindre des administrateurs venus du continent et que tous les bandits dont les exploits se déroulent dans l'île ne sont pas toujours des Corses.

**La première fusion**, la Corse républicaine en l'an IX, article du même auteur, dans la même revue, indique, d'après les Archives de la direction d'Ajaccio, comment les Contributions directes et l'Enregistrement, dont la fusion vient d'être réalisée, avaient été déjà réunis, sous le Consulat, avec Miot, sur l'ordre du Premier consul et au profit du citoyen Ramolino « qui connaît le pays et la langue », disait la nomination. Cette expérience prit fin avec la Restauration, en 1814. Rien ne semble nouveau sous notre ciel et la Corse est la terre des expériences. L'article est accompagné d'une curieuse vignette donnant la reproduction exacte d'une figure allégorique de la Corse: une femme assise au bord de la mer, tenant à la main droite une feuille de papier sur laquelle figure l'île et posant la gauche sur le dos d'une chèvre; une citadelle est représentée au loin.

On trouvera dans le n° 29 de la même Revue un récit de vendetta par M. Jean Bradesi; dans le n° 37, une poésie à la Corse par M. Charles Mattei et un récit de voyage d'Ajaccio à Antibes sous ce titre: « Mon baptême de l'air », par M. Georges Tavera.

**La Côte de saphir : Calvi, plage de rêve.** — M. PAUL PIAZZA, avocat, docteur en droit, a pris l'initiative d'éditer, à ses frais, cette magnifique brochure in-12 de 112 pages, sur papier couché, avec de nombreuses illustrations. Une superbe planche en couleurs est, en outre, réservée au panorama de Calvi. Comment qualifier cette monographie autrement que par ces mots: un hymne en prose à l'adresse d'une petite ville qui, après avoir perdu toute valeur administrative et même son importance électorale, a le droit de rêver à un avenir beaucoup plus beau, grâce au tourisme, comme station balnéaire aussi bien d'été que d'hiver. « Calvi, écrit M. Piazza, est une perle de la Méditerranée; c'est la plus coquette des filles de la Corse qui se met en frais de toilette pour donner à ceux qui veulent la visiter le meilleur d'elle-même, dans la cordiale hospitalité de ses habitants et dans les délices de sa plage. » Et après avoir montré ce qu'a été Calvi, ce qu'il est dans le présent et ce qu'il pourrait être économiquement, grâce aux travaux d'embellissement et d'amélioration, il termine: « C'est pour répondre à ce grand honneur (de la visite des touristes), que tous les fils de la cité bénie doivent

joindre leurs efforts, car il ne faut pas que Calvi soit seulement une plage de rêve, il faut qu'elle devienne aussi la plage des réalités. » Cela est bien dit. Ajoutons que ce vœu paraît devoir être exaucé, comme nous le signalons dans nos nouvelles. Mais, quoi qu'il en soit, cette brochure est à lire et à imiter.

**Buttafoco et Paoli.** — A la suite des trois articles de M. l'abbé Casanova sur Buttafoco, articles que nous avons signalés, M. PIERRE DE BUTTAFOCO, adjoint des services civils aux colonies, a publié dans le *Petit Marseillais* des 12 et 25 juillet une justification de la conduite du grand homme de sa famille. Il déclare que les accusations de trahison lancées contre lui émanent de Paoli, furieux d'être dépossédé de la Corse par Choiseul, et du lieutenant Bonaparte, démenti plus tard par Napoléon I<sup>er</sup>. Buttafoco fut toujours partisan de l'indépendance insulaire et se rallia, tout au plus, au protectorat de la France, quand il comprit les intentions irrévocables du ministre de Louis XV. Il pensa que la résistance était une bêtise, « la lutte du pot de terre contre le pot de fer », suivant les propres expressions de l'Empereur à Sainte-Hélène. Nous ne le contredirons pas. On peut croire à la conduite loyale, irréprochable de Buttafoco, négociateur choisi par Paoli, sans accuser celui-ci d'ambition et sans lui attribuer ces mots : « Périssent la Corse plutôt que d'en ôter le gouvernement au général Paoli. » Le fondateur de la République corse avait bien quelques raisons de tenir à son œuvre et d'en chercher la conservation, même par la résistance. Il céda avant les inutiles hécatombes et au moment où il pouvait s'écrier après un roi de France : « Tout est perdu, fors l'honneur. » On peut être juste, nous le répétons, pour Buttafoco en même temps que pour Paoli.

**La Russie et la Corse en 1799.** — La Corse a successivement appartenu à tous les Etats méditerranéens. Elle a même failli passer sous la domination des Russes à l'époque du Directoire, et, si elle échappa à ce sort bien étrange, elle le dut surtout à l'avènement de Bonaparte et à l'affection pour la France qui, malgré toutes les fautes, était ancrée au cœur des Corses. M. J.-M. SALVADORI, cyrénéiste curieux et passionné, l'auteur de *l'Ame corse*, a eu la bonne fortune de découvrir dans les mémoires du commandant Siméon de Buochberg, ancêtre du maire actuel de Corte, un récit de ces événements. Il en a extrait un bon article pour le *Petit Marseillais* (n<sup>os</sup> du 30 juin, des 6 et 17 juillet derniers). Le roi de Sardaigne, qui craignait, en 1798, une attaque de son île par les bataillons corses des généraux Ambert et Cervoni, essaya de la détourner par des intrigues auprès du consul russe de Livourne, Calamaj. Il lui représenta que le tzar pouvait facilement profiter du mécontentement qui régnait en Corse pour s'en emparer. Le souverain moscovite le crut et en moins trouva là une occasion excellente d'appuyer son offensive contre les armées françaises d'Italie. Il négocia avec les Corses proscrits de leur patrie, leur remit de l'argent, leur distribua des grades militaires, et quatre-vingt-quatorze d'entre eux débarquèrent dans le Fiumorbu. L'agitation se répandit un peu partout dans le pays, surtout dans le Sud et en Balagne. Le général Ambert eut à redouter un soulèvement à Bocognanu et par suite l'interception de ses communications entre Ajaccio et Bastia. Il invita le commandant de Buochberg, seul capable, disait-il, d'éviter ce danger, à se rendre comme chef de district à Bocognanu, avec ordre d'y maintenir à tout prix la tranquillité. Les paysans de cette région montagneuse

passaient pour les plus belliqueux de l'île. Buochberg raconte, dans ses Mémoires, comment il prit l'initiative de se rendre à Afà, où se trouvait le plus influent des proscrits de Bocognanu, le sieur Antoine Ferri, avec de nombreux compagnons, et comment, grâce à sa modération, à son insistance et à son habileté, il obtint de Ferri sa parole d'honneur qu'il ne bougerait pas. Cette promesse fut loyalement observée. Le proscrit repoussa les offres de Calamaï et refusa le grade de colonel qu'il lui promettait. Il fit régner l'ordre dans la piève et se constitua le protecteur de Buochberg, qui avait seulement 25 éclopés du 23<sup>e</sup> de ligne pour se défendre, après le départ de ses 40 gendarmes pour Zicavu assiégé. Buochberg agit de son côté par la persuasion, la mansuétude, et « *u buon comandante* » put se vanter dans ses *Mémoires* d'avoir été le pacificateur de tout le centre de l'île. Il fit amnistier les proscrits de Bocognanu; il reçut une lettre de remerciements du général Ambert; le Premier consul le nomma commandant de la place de Corte. Quant aux partisans de la Russie, ils furent écrasés par Ambert et Cervoni à Solaru et à Carbini. La Balagne, terrorisée par Saliceti avec ses contributions de guerre, resta soumise. Ainsi la Corse échappa à cette curieuse aventure et la Sardaigne à l'invasion française. M. J.-M. Salvadori a raconté tout cela avec un entrain qui fait de son article un des meilleurs de l'édition corse du *Petit Marseillais*.

**L'île fortunée** est le titre d'un article élogieux sur la Corse paru sous la signature d'ABEL LURKIN, de Bruxelles, dans la *Nature belge*, et reproduit par *Bastia-Journal* dans son n° du 29 juillet. En voilà le plus beau passage. S'adressant à un bouquet de fleurs desséchées du maquis qu'il a conservé: « Brin mort des plantes de Corse, écrit-il, c'est la Corse entière que tu livres ainsi, c'est sa beauté divine, ses mille aspects changeants que tu offres, sommets par sommets, de l'indolence agreste du maquis au festin forestier des massifs ondulant au vent marin. Ta trace fugitive n'est révéler que des élus. Car tu es discret. Tu n'importunes point le voyageur. Tu ne le hèles pas, ni ne l'aguiches par des écriteaux ou des pancartes. Tu hais celui qui vient en criant et en gesticulant, quelque guide de couleur crue brandi dans la main. Il te faut des amoureux, des simples qui préfèrent un châtaignier rugueux à une table d'orientation, une bergerie à une villa, qui ont vu sans que tu aies besoin de leur dire: Regardez!, et qu'un paysage rude que ne gâte nulle fausse note laisse émus et palpitants..... Pour tout cela, pour ces souvenirs naïfs et frais, laisse l'homme du Nord sourire à ta vision. »

**Quelques données sur le peuplement de la Corse et de la Sardaigne**, par M. R. JEANNEL, professeur à la Faculté des sciences de Cluj (Roumanie), dans le volume de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, 1925. L'auteur conteste quelques-unes des conclusions tirées par la Société de biogéographie dans ses travaux sur le peuplement de la Corse (Cf. le Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse, en 1925). Il nie la valeur de la méthode statistique et la croit susceptible d'erreurs capitales. Mieux vaut n'étudier qu'un groupe homogène d'animaux, minutieusement révisé espèce par espèce, dans le monde entier. Il en donne comme exemple deux groupes de coléoptères, du genre luciole, qui se chiffrent par milliers d'espèces dans le monde. L'espèce corse, le *Trechus Varendorffi*, est apparentée aux espèces de la Sierra Nevada, non à celles des Alpes. Le *Bathyscia corsica* est



très différent de l'espèce sarde, et celle-ci a plus d'affinités avec le genre pyrénéen que toscan. D'une manière générale, pour la Sardaigne comme pour la Corse, les *Trechinae* et les *Bathysciinae* existent depuis le Tertiaire et se sont répandus sur la Tyrrhénide ancienne, lors du Nummulitique; ils sont arrivés jusqu'en Toscane, en passant par la Corse et la Sardaigne. De plus, entre ces îles, les espèces sont souvent différentes, ce qui tendrait à affirmer leur séparation très ancienne. La Sardaigne aurait été plus longtemps reliée à l'Afrique, et la Corse à l'Espagne. L'article est intéressant et suggestif; il apporte une nouvelle preuve à la thèse de la différence du peuplement animal entre l'Italie et la Corse.

**Mathieu Poli, bandit corse.** — On trouvera dans les *Lectures pour tous* le récit, commencé le 1<sup>er</sup> juillet, des aventures extraordinaires de ce roi du maquis au XIX<sup>e</sup> siècle.

**L'Echo touristique.** — Le n<sup>o</sup> 6 de mai-juin 1927 vient de paraître avec un article de M. L. Villat: Les régions touristiques de la Corse: Sartène et Tallanu, II (*fin*). — Un de M. Dominique Leca: Un village corse: Ota. — Un de M. Georges Canioni: La pêche fluviale en Corse (observations pratiques). — Un autre de M. Luzy-Arrighi: L'avenir de la Corse dans le tourisme.

Le numéro est complété par de nombreux renseignements bibliographiques et une énumération de livres sur la Corse vendus par M. Clavel, parmi lesquels nous citerons les monuments du Moyen âge en Corse par Enlart (6 fr. 50 franco), et les Itinéraires descriptifs des routes de la Corse, ouvrage subventionné (13 fr. franco). Les demander, 43, rue Saint-Lazare, Paris (IX<sup>e</sup>).

**U lariciu.** — Cette revue trimestrielle de M. CHARLES GIOVONI contient dans son numéro du 3<sup>e</sup> trimestre 1927 (vendu 2 fr.): Un royaume dans le brouillard, conte par Pierre Dominique. — Henri Tomasi: Le souvenir de J.-H. Fabre en Corse (récit de la cérémonie qui a eu lieu à Ajaccio pour la pose d'une plaque commémorative). — Plusieurs poèmes en dialecte corse et en langue française. — Lettre du continent, par François l'Exilé. — L'art en Corse. — Des comptes rendus, des nouvelles, une bibliographie.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. S. ABBA-TUCCI, médecin principal des troupes coloniales, un livre de lecture bien attrayante: *Le parfum de la longue route*, dont nous nous réservons de parler dans notre prochain numéro.

## NOUVELLES en quelques lignes

**Les relations entre Algérie et Corse.** — M. Louis Paoli, directeur de la *Revue corse de l'Afrique du Nord*, a bien voulu nous communiquer le rapport si documenté qu'il a déposé sur cette question devant le Congrès des amicales corses de cette même Afrique du Nord, tenu le 15 mai 1927. Il est clair et significatif. Les Corses de cette région française demandent, depuis plusieurs années, au

gouverneur général de créer des relations régulières entre leur petite patrie et l'Algérie, afin de favoriser le mouvement commercial des deux pays, autant que les traversées des habitants. M. L. Paoli est l'un des défenseurs les plus passionnés de ce service. Il mérite d'être loué pour sa ténacité à vaincre les obstacles qu'il rencontre : inertie du gouvernement qui redoute les dépenses, mauvaise volonté de la Compagnie transatlantique qui est seule capable d'assurer les relations, discordes enfin entre les Corses eux-mêmes. Ceux d'Oran ont demandé à être rattachés directement à la Corse. M. Paoli leur a montré le danger de la dispersion des efforts tendant à faire d'Alger le point de départ de ces voyages, avec une seule exception pour Bône qui desservirait le département de Constantine et la Tunisie. Le gouverneur lui a d'ailleurs donné raison, en écrivant que le trajet d'Oran-Ajaccio serait trop long et trop coûteux. La Compagnie transatlantique, invitée à effectuer les transports d'été, avec une subvention de 400.000 francs, n'a pu leur consacrer qu'un vieux et inconfortable bateau : l'*Oudjda*. Enfin, l'Administration des douanes, sollicitée par M. Paoli de fournir les statistiques de tonnage commercial entre la Corse et l'Algérie, avec l'espoir que l'importance des chiffres serait un argument pour la création des relations directes, a répondu par un refus (direction des douanes de Bastia) ou par des chiffres inexacts et inférieurs à la réalité (direction des douanes d'Algérie). Le service d'été de la Compagnie transatlantique n'aurait transporté que 2.413 voyageurs (dont 203 de 1<sup>re</sup> classe et 1.422 de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> classe) et moins de 40 tonnes de marchandises. Les courriers commerciaux créés en décembre 1926 par la *Société algérienne de navigation de l'Afrique du Nord* (trois voyages, que nous avons annoncés dans un précédent numéro) n'auraient chargé que 84 tonnes de marchandises. Au total, l'Administration des douanes déclarait que 250 tonnes de marchandises seulement (orge, farine, grains, tabac surtout) auraient fait l'objet du commerce algéro-corse en 1926, mais elle oubliait d'y ajouter le trafic particulier au port d'Alger (exportations) qui atteignait 1.180 tonnes (principalement du pétrole). En résumé, les relations entre l'île et le continent africain étaient tellement médiocres qu'elles ne nécessitaient en aucune façon la création d'un service régulier, et les frais de subvention que la Compagnie réclamerait. La demande des Corses devait donc être écartée, c. q. f. d. Nous souhaitons que M. Paoli et nos compatriotes aient la constance nécessaire et nous leur demandons de continuer la campagne. Les relations algéro-corses sont une nécessité nationale avant tout. Il ne s'agit pas de savoir si d'ores et déjà le trafic des passagers et marchandises peut être rémunérateur pour une Compagnie, soucieuse avant tout, comme il est juste, de ses intérêts immédiats, mais s'il peut dans un avenir prochain devenir important et faciliter le progrès économique de la Corse ou l'enrichissement de l'Algérie. Nous sommes dans cette Revue convaincus de cela. Mais nous pensons également que pour briser tous les obstacles que l'on dresse et dont M. Paoli ne parle qu'avec modération, il faudrait l'autorité d'une personnalité capable de rompre avec la routine. Rappelons-nous, en effet, que le mouvement touristique en Corse, dont l'accélération est depuis trois ans remarquable, ne serait jamais devenu l'un des éléments de notre richesse future, si M. Millerand, comme président de la République, n'avait pas, à trois reprises, insisté auprès des administrateurs de la Compagnie du P.-L.-M. pour que leur puissante Compagnie prit l'initiative de notre organisation touris-

tique. Quel personnage aura donc assez d'autorité pour obtenir de la non moins puissante Compagnie transatlantique les premiers sacrifices nécessaires à la création d'un service régulier entre la Corse et l'Afrique du Nord; elle en serait le premier bénéficiaire.

—00—

**Population de la Corse.** — De la statistique officielle pour 1926 qui vient d'être publiée, il résulte que le nombre des naissances a été en Corse de 4.376, soit 145 de moins qu'en 1925, celui des décès de 3.896, supérieur à celui de l'année précédente, et celui des mariages de 1.457, légèrement plus élevé de 96 unités. Celui-ci nous amènera-t-il une recrudescence de natalité et, partant, un espoir dans l'avenir qui devient de plus en plus sombre.

Le *Journal officiel* du 18 juin 1927 a fixé le nombre des conseillers d'arrondissement que chaque canton doit élire et, à ce propos, nous a fait connaître que celui de Bonifacio avait 2.688 habitants, celui de Levie 8.355, celui d'Olmetu 5.912, celui de Petretu-Bicchisanu 5.618, celui de Portu-Vecchiu 6.697, celui de Santa Lucia di Tallanu 4.252, celui de Sartène 9.003 et celui de Serra di Scopamène 7.368.

✂

**Route de Fozzanu.** — Les habitants de cette commune réclament une route de Baracci à Fozzanu, avec embranchement vers les hameaux de Borgu et de Martini. Que de communes, hélas! forment encore cette même réclamation, en Corse!

—00—

**Bastia, base aéro-navale.** — La question de l'organisation d'une base d'hydro-avions à Bastia (étang de Biguglia) est à l'étude. C'est ce qui ressort d'un échange de lettres entre le ministère et l'Aéro-club bastiais. Elle constituerait une escale servant aux relations entre la France, l'Italie, la Grèce et l'Orient. Sa réalisation serait d'une très grande importance. La Corse a pour plus grand adversaire économique son isolement; le jour où celui-ci ne serait plus qu'un mot, grâce à l'aviation, le problème corse serait à moitié résolu.

—00—

**Petits ports de la Corse.** — La Commission sénatoriale de la marine a proposé aux Chambres les crédits nécessaires à l'amélioration de nos ports régionaux. Pour Centuri, dont le quai a une longueur de 45 mètres, un bon dragage suffirait. Pour Erbalonga, il faudrait un quai, une jetée et une cale de halage. Pour Macinaggiu, il s'agirait d'y faire arrêter le côtier, mais en approfondissant la rade de 2 m. 50 à 4 mètres, par dragage. Ces travaux entraîneraient, on l'espère, la suppression du rocher « *a secca* » qui rend l'entrée comme la sortie difficiles. Le port desservirait deux cantons populeux dont les importations ont diminué jusqu'à 17 tonnes, il est vrai, en 1926, mais dont les exportations, à destination de l'Italie, sont passées en trois ans de 470 à 1.315 tonnes. Pour Sagone, afin de hâter la décision des législateurs, et sur l'intervention de M. le Préfet, les Ponts et Chaussées ont réduit le devis des dépenses concernant le projet d'aménagement. Elles n'atteindront plus que 1.700.000 francs et permettront de construire une digue de 92 mètres avec un quai de 40, et d'approfondir à 6 m. 50. L'utilité

de cet aménagement n'a pas besoin d'être démontrée à quiconque veut bien se donner la peine de regarder une carte.

—00—

**L'avenir de Calvi.** — Les travaux du canal de 11 kilomètres destiné à irriguer toute la plaine de Calvi ont commencé; de même, la transformation du bâtiment scolaire en hôtel, dont on prévoit l'inauguration pour le 1<sup>er</sup> avril prochain. Mais il y a mieux. Grâce à une longue lettre écrite par M. Beretti, conseiller général, au directeur du *Petit Bastiais*, nous apprenons que Calvi va se transformer en une station estivale, organisée à la moderne. La Société, dite immobilière, hôtelière et touristique, après avoir acheté l'immeuble scolaire inachevé, et intéressé M. Ragazzi, directeur général des cars du Sud-Est, et M. Boyer, président du Conseil d'administration, a décidé de transformer cette bâtisse en un hôtel de 70 chambres et 30 salles de bains, avec tout le confort moderne. En outre, une nouvelle Société, dite Société immobilière de Calvi-plage, a été fondée pour acheter les terrains nécessaires à la station et obtenir du directeur du chemin de fer départemental la cession de quelques autres terrains, en même temps que la mise à l'étude du déplacement de la ligne de chemin de fer qui, côtoyant la mer, générerait l'extension de la plage. Avec sa pinède, son sable fin, son panorama, sa proximité du continent, Calvi pourra devenir l'une des plus belles stations balnéaires de la Méditerranée. Réjouissons-nous-en pour la petite ville et félicitons-en M. Beretti, ainsi que ses premiers collaborateurs.

La même Société hôtelière, après avoir obtenu l'appui financier de M. Margot, directeur du P.-L.-M., auprès de qui, jadis, M. Millebrand, alors président de la République, avait déjà vivement insisté, va inaugurer en avril prochain un hôtel de 45 chambres à Zonza, dont l'admirable site mérite d'attirer les amis de la montagne.

—00—

**Pour Sambucucciu.** — Un Comité vient de se constituer en Corse afin d'ériger par souscription publique un monument en l'honneur de Sambucucciu, « fondateur, écrit ce Comité dans sa circulaire, de la Terra del comune. Les populations, ajoute-t-il, auront certainement à cœur d'apporter leur contribution à une œuvre qui est destinée à perpétuer la mémoire d'un des hommes les plus illustres que la terre insulaire ait jamais produits ». Nos lecteurs connaissent, sans doute, Sambucucciu, personnage à moitié légendaire que nos historiens du XVIII<sup>e</sup> siècle faisaient vivre au XI<sup>e</sup>, mais que des études plus sérieuses, et en particulier le livre du général Assereto: *Genova e la Corsica*, ont placé dans son vrai milieu, le XIV<sup>e</sup>. En 1358, les habitants de la région de l'En deçà des monts décidèrent de se soulever contre les vexations et la rapacité de leurs seigneurs. Ils placèrent l'un d'entre eux, Sambucucciu, paysan d'Alandu, à leur tête, prirent et rasèrent toutes les maisons fortifiées de leurs petits tyrans. Puis ils rétablirent le gouvernement communal et s'administrèrent eux-mêmes. Mais jugeant que cette liberté difficilement reconquise ne pourrait pas durer, Sambucucciu eut l'idée malheureuse de solliciter la protection de la République de Gènes. Il se rendit avec quelques concitoyens dans cette ville et y négocia une véritable alliance. Les Génois défendraient les Corses contre leurs ennemis; les Corses de l'En deçà acquitteraient, en



échange du service rendu, une contribution de vingt sous par feu. Ce fut un contrat bilatéral qui imposait aux deux parties des devoirs réciproques. Les Corses considérèrent toujours ce traité, jusqu'en 1768, comme une convention libre. Les Génois le transformèrent en un contrat de servitude et prétendirent exploiter les insulaires. De là, les nombreuses révoltes de nos ancêtres contre la violation de la foi jurée.

Ainsi, Sambucucciu rendit quelques services à ses compatriotes en dirigeant leur soulèvement féodal. Pour cela, louons sa mémoire. Mais il fut mal inspiré de recourir à une cité dont l'esprit mercantile, à cette époque, envenima les rapports de deux cités démocratiques et libres, dont l'exploitation et l'administration créèrent une haine réciproque et séculaire. Les conséquences s'en font encore sentir. Était-il donc vraiment nécessaire de glorifier Sambucucciu, artisan de tous les malheurs de notre patrie, quoique artisan involontaire ? Et nous demandons au Comité, dont le patriotisme n'est pas ici en cause, s'il n'y a pas d'autres hommes à statuer en Corse ? Il n'aurait que l'embarras du choix parmi tant de martyrs de l'indépendance insulaire. Quant à Sambucucciu, qui ne fut pas le premier émancipateur du peuple corse, car l'organisation communale existait avant lui, et qui n'est pas « un des hommes les plus illustres que la Corse ait jamais produits », laissons-le oublier. Ne demandons pas au peuple tout entier d'avoir pour sa mémoire une reconnaissance éternelle. On ne glorifie pas l'artisan d'une mauvaise politique, surtout quand cette politique engendra tant et tant de malheurs.

— 00 —

**Succès musical et universitaire.** — Un de nos jeunes compatriotes, Henri Tomasi, chef d'orchestre au Casino du Touquet, vient de remporter un grand prix de musique au concours pour l'Ecole de Rome. Un autre, fils de M. Bonifacio, professeur au lycée de Nice et directeur de l'*Annu corsu*, a obtenu le premier prix d'histoire au concours général des élèves de lycées. Nouvelles preuves, pour ceux qui en doutent encore, des aptitudes universelles des Corses.

— 00 —

**Henri Fabre.** — Le 30 juin a été inaugurée, sous la présidence de M. Ripert, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, dans le grand couloir du collège Fesch à Ajaccio, face à l'entrée principale de la cour d'honneur, une plaque commémorative du séjour que fit dans cette ville le grand entomologiste provençal. Il y remplit les fonctions de professeur audit collège pendant les années 1850 à 1852. En voici le texte : « En ce collège, Jean-Henri Fabre enseigna la physique (1849-1853). Hommage des Ajacciens au grand entomologiste et au poète provençal qui n'oublia pas la Corse. 30 juin 1927. » Ce souvenir méritait d'être rappelé. C'est à la Corse, en effet, que Fabre dut l'éclosion de sa vocation. Sa fille, de passage en Corse, assistait à la cérémonie.

— 00 —

**En attendant l'université corse.** — Nous lisons dans un des derniers numéros du *Fucone*, sous la plume de M. Ripert, grand ami de la Corse qu'il visite chaque année, cette phrase qui a retenu notre attention, comme elle mérite de retenir celle de tous les

Corses: « N'est-il pas à souhaiter qu'un enseignement de langue, histoire et littérature corses soit organisé dans notre université de Provence qui, possédant des chaires de langue romane, provençale et italienne, compléterait ainsi ce beau programme d'études méridionales dont elle doit faire de plus en plus son originalité, gage de son succès auprès de la clientèle française et étrangère. Par la qualité de son enseignement, comme par l'aire territoriale où il se développera, par son esprit régional, comme par ses auditeurs, souhaitons que notre Université mérite de s'appeler vraiment l'Université de Provence. » Ce n'est pas la première fois que cette idée est exprimée. Elle le fut par nous, il y a longtemps, par M. Graziani, archiviste, par M. Arrighi, professeur. La voici reprise par M. Ripert, ami fidèle et avisé des Corses. A force de frapper sur le clou, il finira bien par s'enfoncer dans la cervelle de nos gouvernants et de nos parlementaires, qui y verront le meilleur moyen de rattacher intellectuellement la Corse à la Provence, et partant à la France, comme elle l'est déjà moralement et politiquement.

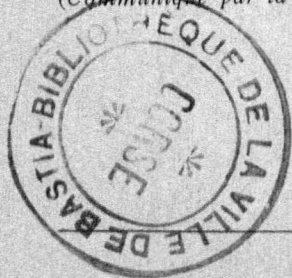
— 00 —

**Améliorations des relations entre la Corse et le continent.** — La Compagnie Fraissinet, dont les paquebots assurent les relations du continent avec la Corse, réalise, par étapes, un vaste programme d'améliorations de sa flotte, afin de mettre en concordance, aussi rapidement qu'il est possible, ses services maritimes avec la nouvelle et récente convention maritime.

Depuis le 15 août, la vitesse du *Général Bonaparte* a été portée à 15 nœuds de jour, à 14 nœuds de nuit; un effort parallèle a été demandé au *Liamone*. De ce fait, les traversées de Marseille et de Nice à Bastia se trouvent être réduites respectivement à 14 heures au lieu de 16, et à 8 h. 15 au lieu de 9 h. 30. D'autres gains de même ordre seront prochainement réalisés dans la durée de la traversée du *Corte II* entre Nice et Ajaccio.

Par son climat exceptionnel et ses charmes variés, l'Ile de Beauté réalise ce paradoxe d'être en toute saison la terre d'élection du tourisme. Elle ne pourra l'être désormais que davantage, puisque les nouveaux horaires de la Compagnie Fraissinet la rapprochent du continent.

Il est rappelé que les circuits d'autocars P.-L.-M. en Corse, dont le succès s'est encore considérablement développé cette année, continueront à fonctionner jusqu'au 30 novembre sans interruption. (Communiqué par la Compagnie du P.-L.-M.)



Le Directeur-Gérant,  
A. AMBROSI.

# PAGES

réservées à la publicité

---

## ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)

---



Fabricants et Fournisseurs Généraux  
DE MATIÈRES PREMIÈRES  
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE  
et la BOULANGERIE FINE

---

SPÉCIALITÉ :  
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

---

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

---

Codes A. B. C. 5<sup>th</sup> & 6<sup>th</sup> Ed.

Pour la publicité, s'adresser exclusivement à

**M. A. F. VINCENTELLI**

**177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)**

qui a bien voulu se charger de centraliser les demandes, dans l'intérêt de la Revue et à titre gracieux.

---

Patriotes corses, prêtez votre concours à l'expansion de cette Revue qui ressuscite le passé glorieux de votre île, et sert de tribune à ceux qui, dans le présent, recherchent son progrès économique et moral. — Réservez votre clientèle à ceux qui nous assistent.

# CORSICA LIQUEUR



Maison L.N. MATTEI, Bastia (Corse)

DEP. 80890

## LES CIRCUITS DU CAP CORSE

EN AUTO-CARS LES PLUS CONFORTABLES

140 kilomètres de parcours en passant par

L'IMPRESSONNANT DÉFILÉ DU LANCONE

Départ tous les jours à 8 heures. Retour à BASTIA, à 18 heures

==== PRIX : 60 FRANCS ====

DIVERS CIRCUITS PÉRIODIQUES

LOCATION D'AUTOMOBILES PARTICULIÈRES  
ET D'AUTO-CARS POUR GROUPES

Pour tous renseignements et itinéraires d'excursions GRATUITS, s'adresser :

à MM. AGOSTINI FRÈRES

38, Boulevard Paoli, BASTIA (Corse)

Adresse Télégraphique : AGOSTINI AUTO BASTIA —o— Téléphone 0-94



**BANQUE DE LA CORSE**

# **ALTIERI & NAPOLEONI**

15, pl. Saint-Nicolas et 41 bis, b<sup>d</sup> Paoli, à BASTIA

## *Principales Opérations de la Banque*

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Comptes de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.,

## LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

# **‘Damiani’**

**LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA**

***Rouge ou blanc 18°***

**BASTIA** : siège social et maison principale.

**PARIS** : bureaux et magasins d'exposition :

139, F<sup>te</sup> Poissonnière (Trudaine 35-97).

**LYON** : dépôt : 70, Cours Lafayette.

**MARSEILLE** : 7, Impasse des Peupliers (Prado).

**EXPORTATION** : dans l'Univers entier.

**VRAIE MARQUE**

Grenoble, imp. A. LEBLANC

**PRUNIER**

9 RUE DUPHOT PARIS



HUITRES  
ET COQUILLAGES

HOMARDS

POISSONS <sup>TOUS</sup>  
ET CAVIARS

MÊME MAISON

**TRAKTIR**

16 AVENUE VICTOR HUGO

**PAINS D'ÉPICES**

---

*"Royal-Régal"*

de MAITROT & COELHO

63, Rue Comtesse-de-Flandre

**BRUXELLES-LAECKEN**

---

*Produits de qualité*

**"PONTENOV"O**

**Vin du Cap au Quinquina**

---

MARQUE DÉPOSÉE

**BOURGEOIS FRÈRES & FILS**

---

**BASTIA (CORSE)**

---

Maison fondée en 1867

---

**== 60 ANNÉES D'EXPÉRIENCE ==**

## COMMUNICATION

Nous avons reçu de M. le maire de Centuri la lettre suivante :

« Monsieur AMBROSI, professeur au Lycée  
Louis-le-Grand,  
Directeur de la « Revue de la Corse ».

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un mandat de paiement de *cinquante francs*, subvention pour 1927 accordée par ma commune à la *Revue de la Corse*, votre excellente publication....

« Il serait à souhaiter que toutes les communes corse en fassent de même. Une petite publicité à ce sujet me semblerait efficace. Notre subvention est peut-être un peu trop minime, mais la commune n'est pas riche.

« Veuillez agréer, etc.

« Centuri, 5 mai 1927.

« Signé: LE MAIRE. »

Cette lettre a été pour le Directeur de la Revue une cause de joie. Elle montre que ses efforts ont été compris par une municipalité au moins de la Corse, et elle est un encouragement précieux pour lui. Si la somme est petite, proportionnée à la richesse de la commune, comme écrit M. le Maire, la reconnaissance du Directeur est grande. Il continuera donc à faire de son mieux.

## Recouvrement de l'abonnement.

Avec ce numéro seront expédiées les quittances d'abonnement, soit **15 fr.**, augmentées des frais de poste: **1 fr. 75**. Nous prions instamment les lecteurs qui ont reçu, avec celui-ci, quatre numéros et qui n'ont pas encore payé, de faire bon accueil à notre quittance. Nous espérons qu'aucun d'eux n'imitera ces abonnés de 1926 qui, après avoir accepté les six numéros de l'année, ont refusé le paiement, ont laissé sans réponse la lettre personnelle qui leur était ensuite adressée, et ont gardé la marchandise.

**Les Grands Crus ==**

**== de l'Île de Beauté**

**Noël SANTANDRÉA**

**15, boulevard Paoli, BASTIA (Corse)**

Patrimonio Rosé, carte rouge. — Patrimonio Blanc, carte grise

Cervione Rouge, carte orange. — Muscat de Centuri

Makia, vieille eau-de-vie corse

## Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

### Pour vous rendre au Maroc embarquez-vous à Marseille

La traversée la plus courte, la plus rapide, la mieux abritée, se fait par Marseille que desservent de nombreux trains à marche rapide, avec voitures directes en provenance ou à destination de Paris, des grandes villes de France et de l'étranger.

Les navires confortables et luxueux de la Compagnie Paquet (tel le *Maréchal-Lyautey*, — 10.500 tonnes, — le plus grand paquebot desservant l'Afrique du Nord) partent tous les samedis de Marseille pour Tanger et Casablanca, qu'ils atteignent respectivement le lundi soir et le mardi matin.

De Marseille également partent les seuls vapeurs qui desservent les autres ports du Maroc: Mazagan, Saffi, Mogador, Agadir; les ports de rivière: Larache, Rabat, Kénitra, et les ports du Maroc espagnol: Ménila, Cala del Quemado, Ceuta. Environ 360 départs par an (passagers et marchandises) sont ainsi assurés par la Compagnie Paquet.

Des billets comprenant le parcours par chemin de fer et le parcours maritime, valables 15, 30 et 90 jours et permettant l'enregistrement direct des bagages, sont délivrés, pour Tanger et pour Casablanca, par les principales gares P.-L.-M. et les agences de la Compagnie Paquet.

